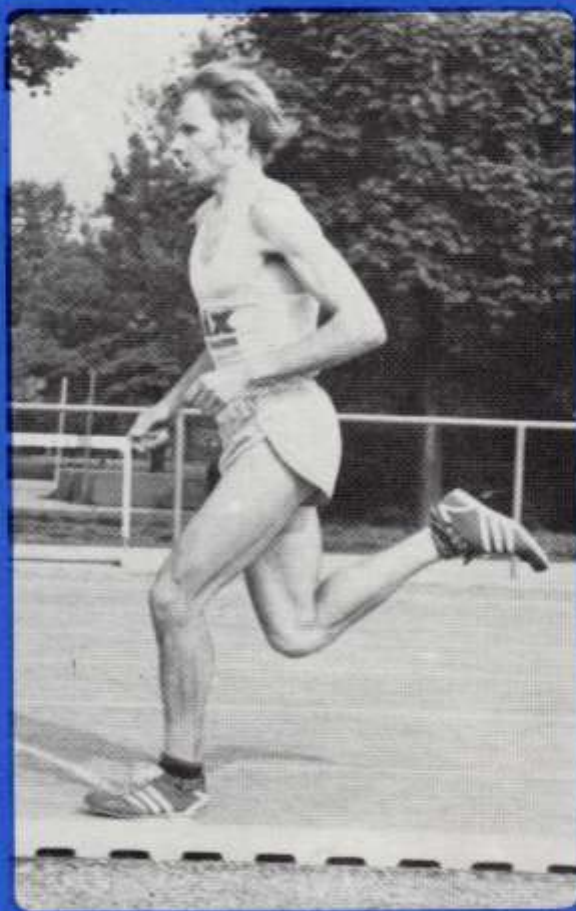


LE SPORT ET LA FOI

OU
la Pastorale des Champions



RENÉ PICHON

– 3^{ème} PARTIE –

LA COURSE DES AUTRES

OU

L'AUTRE REGARD

Le regard de la brebis blessée et de l'agneau sacrifié

Le regard féminin de la bergère

Le regard objectif de la science

Le regard subjectif de la fraternité

Le regard politique du maître du pays

Le regard biblique : l'autre Pasteur

L'autre regard.

Le berger ne mène pas toujours une vie de poète et son visage rayonnant parfois se marque des traits de l'inquiétude ou des soucis : au sein de ses centaines de brebis joyeuses de paître n'y a-t-il pas celle qui n'en peut plus de traîner sa patte ? N'y a-t-il pas aussi celles qui sont restées malades, au bercail ou ces petits agneaux encore incapables de suivre et trop fragiles ?

Tandis que s'avancent les pâtres ainsi soucieux ou fatigués, un autre regard se porte sur eux : celui du temps qu'ils passent et qu'ils ne comptent plus, celui du passager qui se promène et les voit d'une autre manière ou admirent autre chose qu'eux, celui enfin du maître du pays qui surveille leurs chemins.

Qui imagine surtout le cœur de tous ces pasteurs éloignés de chez eux, la bergère et les enfants qui attendent le retour pour que la famille revive ? Ce retour est parfois celui qu'on attend pendant des mois, les mois d'été, les plus beaux de l'année.

Ainsi est la vie, ainsi est la course et la destinée. Notre cœur est ouvert sur bien d'autres images !

CHAPITRE IX

Claude GRANIER
La brebis blessée – Le blé coupé en herbe.

I -- La moisson inattendue.

Qui peut imaginer ce qui se passe dans la tête d'un espoir qui se brise ? Qui peut soupçonner la violence d'un coup irrémédiable porté à celui qui voit soudain toutes ses passions s'écrouler ? Que peut faire un jeune homme quand son avenir brillant est balayé en un seul coup de vent ?

Les réponses sont multiples, parfois tragiques : Claude Granier a son histoire pour réponse.

A vingt ans, il avait toutes les raisons d'espérer : nous étions du même âge, nous courions ensemble, nous faisons les mêmes places, il était passionné, doué, volontaire... Et voilà qu'un matin le drame est arrivé : alors qu'étudiant, il s'en allait prendre ses cours en mobylette à Grenoble, ce fut l'accident terrible : un camion l'a fauché de plein fouet, terminée la course à pied !

La science avait parlé mais pas encore le courage : Granier a relevé la tête ! A force de volonté, de rééducation, d'échecs et de recommencements, il s'est remis à marcher. Et puis même à trotter... en boitant ! Il fallait le voir avec sa chaussure ouverte sur l'arrière pour ne pas raviver la blessure du tendon déchiré.

Pourtant, petit à petit, mètre par mètre, un entraînement, un footing, quelques kilomètres, une année, deux, plus même, et Claude a repris la course à pied !

Évidemment, plus question de faire partie de «l'élite», plus question non plus de faire seulement remplaçant dans l'équipe du club. Mais un champion hors pair était né de l'épreuve fatale, prêt pour tous les combats, mûr pour la vie : il réussit brillamment ses études et décida de faire faire ce que lui-même n'avait pu : il devint entraîneur ! Seul, là-haut en pleine Tarentaise, lui le blé fauché en herbe sans pitié, s'est mis à retourner le sol : la montagne

est dure, l'hiver est rude, pas de piste, pas de vestiaire, la neige, le froid ! Pourtant quand on y croit, ne renverse-t-on pas les montagnes ? C'est ce que Claude a fait : il a labouré au lieu de récolter pour lui seul. Dix gars, vingt, une trentaine, un petit club sympathique, une ambiance familiale extraordinaire, des parents solides envoyant leurs enfants et les encourageant, et voilà le temps des semailles. Soutenu par les lettres de Robert Bogey, notre entraîneur du terroir ne ménagea pas sa peine : le blé se mit donc à pousser. Ses troupes faisaient même l'admiration aux championnats savoyards et régionaux : jusqu'où allait-on aller ?

Les sommets furent atteints plus vite qu'on espérait. A Fontainebleau, au Championnat de France, en 1976, un jeune cadet se jeta à l'arrivée dans les bras de Granier : c'était Paul Arpin, il était champion de France ! Originaire du même village que Claude, un village de montagnards et de bergers, Paul continue sur sa lancée aujourd'hui, il a fait cette année les championnats du monde militaires, c'est le grand espoir du club. Le blé fauché en herbe a laissé ses graines germer ailleurs, un jour peut-être la moisson sera plus belle encore. Mais qui dira que Granier n'est pas l'exemple en personne du courage ? On ne doit jamais s'avouer vaincu, même par le sort. Quand tout est perdu, c'est alors que tout commence. Quand on ne peut faire soi-même, on lance les autres à sa place ; quand on perd tout, on gagne encore : telle serait bien la définition du courage. Telle est l'école des champions, qui vaut bien les plus grands discours sur la vie, l'éducation, l'histoire, la religion et tout ce qui fait la grandeur de l'homme.

II — Le miracle et le « miraculé du sport ».

Robert Bogey a surnommé Granier «le miraculé du sport», expression qui a vite fait le tour du club, et qui est souvent employée un peu partout quand on ne sait pas expliquer des guérisons... ou des leçons de courage.

J'ai beaucoup réfléchi à ce miracle-là et fait la comparaison avec le miracle religieux. On appelle «miracles» tous les phénomènes qu'on n'explique pas. En un sens on bouche son ignorance humaine avec ce nom qui arrête aussitôt la recherche intellectuelle : n'est-ce pas dommage ? Mais ce que je disais du hasard n'est pas suffisant pour parler du miracle : par-delà l'ignorance actuelle des lois qui expliqueraient le phénomène merveilleux, exceptionnel, il y a l'ignorance et le silence sur l'essentiel : le courage de l'homme qui bute contre le destin, la maladie, l'accident. Souhaiter l'intervention des dieux, n'est-ce pas renier la grandeur des hommes qui butent contre la faiblesse et la misère humaine en relevant la tête malgré tout ? N'est-ce pas un mépris pour la volonté humaine comme l'explication par le hasard est un mépris pour son intelligence ? Un champion dit toujours : «je ferai mieux... je saurai un jour... je pourrai un jour...» Même si tout s'écroule, il le redit encore. Oui, il faut dire des champions ce qu'on dit des savants croyants : «ils croient non pas à cause des miracles mais malgré les miracles».

Personnellement je crois que de fait ces phénomènes n'ont pas la mission de forcer l'intelligence ou la volonté humaine à croire ou à vivre dans la foi. Ce ne sont pas des spectacles, des coups de magie, des manifestations éclatantes comme peuvent en faire des idoles, des vedettes et autres faux dieux imposant leur image à des hommes primitifs. Je crois que les miracles ont bel

et bien existé et que l'Évangile dit vrai : mais à cette époque toutes les religions même païennes avaient leurs magiciens, leurs eaux miraculeuses, leurs prophètes «thaumaturges», leurs formules ou actes guérisseurs. Je crois qu'à cette époque il pouvait se passer des phénomènes qu'aujourd'hui on a du mal à imaginer parce qu'alors la raison et la volonté humaines ne contrôlaient pas tout. Pour qu'un mage guérisse par exemple, il faut y croire autant sinon plus que lui. Quand on n'y croit pas, rien ne se passe. Dans une mentalité primitive respectable en son temps et en son contexte, rien d'étonnant si les dieux interviennent en se mettant à la portée des hommes. Mais pour nous aujourd'hui il y a mieux à faire : il y a à affronter notre solitude de «coureur de fond», notre souffrance, nos limites pour chercher en nous l'infini comme une autre vie et non comme la prolongation purement humaine de nos désirs de réussite terrestre.

En tout état de cause, dans l'Évangile, le Christ ne veut pas faire de miracles : il les fait toujours à contre-cœur. Et puis surtout, ce qu'il fait est tellement discret, tellement peu spectaculaire que ça déçoit les pharisiens et autres amateurs de sensationnel. Ce que fait Jésus, ce sont des «signes», non des miracles, ce sont des actes qui révèlent autre chose et quelque chose qui vit une autre vie, et non des exploits qui satisfont notre goût du merveilleux. A travers ses «signes» Jésus-Christ révèle qu'il est meilleur, plus fort, plus puissant, plus vivant que nous. Par ses miracles, Jésus vient affronter le mal et l'homme terrestre pour leur montrer qu'il est bien l'adversaire qui nous entraîne plus loin et plus haut.

Quand un champion triomphe, il ne faut pas applaudir le spectacle mais le signe, c'est à dire la victoire qui révèle un homme, un courage, un travail, une force de caractère, un état de grâce etc... Voilà ce qu'il faut voir aux yeux de la foi sportive. Ainsi est le miracle aux yeux de la foi chrétienne : quand Jésus marche sur la mer, lieu du mal à l'époque, il faut voir l'infini présent au cœur de ceux qui butent contre les puissances du mal. Quand il multiplie les pains, il faut contempler la transcendance présente au cœur du travail humain qui produit en abondance la nourriture de l'humanité ; quand il guérit par sa parole et sa relation aux malades, il faut découvrir la puissance à l'œuvre dans ceux qui veulent épanouir la vie et la santé de tous ; quand il expulse les démons, il faut rencontrer l'absolu présent dans tous ceux qui combattent, et transforment l'ennemi bestial en adversaire humain. Les miracles ne sont donc pas un spectacle mais une compétition entre Dieu et les hommes, et un affrontement entre le bien et le mal pour qu'une harmonie enrichie crée une nouvelle communion. Dans ses miracles, Jésus de Nazareth se transcende tellement qu'on voit en lui l'infini qu'on ressent sans le nommer quand on touche à l'état de grâce. Il est la personne vivante, supérieure à nous et qui nous aspire en avant quand nous allons au bout de nous-mêmes cueillir une autre plénitude. Pour comprendre le miracle, il faut atteindre déjà par l'effort humain un certain état de transcendance, sinon on ne comprend rien, on retourne à l'époque primitive du merveilleux. Il faut comprendre, trouver en nous un germe, une image vivante, et voir en Jésus-Christ, la moisson, le visage qui nous dépasse et triomphe mais en qui, au passage, nous nous reconnaissons agrandis et libérés.

Que c'est donc ridicule de prier pour réussir un examen, une course, un travail ! Il faut prier pour avoir le courage de réfléchir, la volonté de se donner, l'énergie de faire son devoir. Dieu n'est pas à l'extérieur de notre

intelligence et de notre volonté, il est à l'intérieur de nous et même de nos corps. Il ne remplace pas l'homme défaillant, il le remet debout. Il ne se fait pas applaudir, il renvoie à nous-mêmes. Il n'est pas un «doping» spirituel ou un «remède-miracle» : il nous attaque de face et brûle nos idées ou désirs infantiles sur lui. Il nous affronte d'homme à homme, à la fois supérieur à nous mais en se mettant aussi à la portée d'un adversaire qui nous fait grandir.

Dans cette perspective, quand Jésus-Christ ressuscite, je n'admire pas le coup d'éclat mais bien le courage d'un homme qui est allé jusqu'au bout de son corps, et la vie toute autre d'un dieu qui surgit en chacun quand on essaie de frapper aux portes de sa transcendance. Les miraculés du sport me parlent de l'homme debout, les miraculés de l'Évangile me parlent du dieu vivant, Jésus-Christ me parle de Dieu présent dans l'homme debout et les mettant tous deux en alliance et en communion dans un corps et un sang communs.

III — La mort et la résurrection du corps.

Claude Granier est professeur d'histoire et passionné aussi de philosophie ou autres débats intellectuels. Lors d'un déplacement à Avignon, il y a plus de dix ans, il m'avait lancé cette pensée : «Courir, c'est apprendre à mourir». J'ai souvent médité sur cette maxime d'un penseur qui a fait l'expérience de la mort de bien des manières, en la frôlant, en y réfléchissant, ou en l'affrontant dans la course à pied.

Le champion qui se donne à fond essaie de dépasser ses limites physiques pour voir s'il y a une autre vie après. Quand il y parvient, il vibre de joie : c'est la plénitude, c'est «l'état de grâce». La mort n'est-elle pas aussi le franchissement des limites pour atteindre autre chose, une autre vie en germe déjà dans nos corps, et ressentie ou accueillie, l'espace de certains moments privilégiés ?

Je pense toutefois qu'il faut faire attention : se dépasser ce n'est pas briser ses limites, c'est les faire reculer. Un sportif ne va pas au-delà de ses forces, sinon il s'écroule et c'en est fini. Il va au bout de lui-même, au bout et non au-delà de ses forces ; il pousse la barrière de son corps un peu plus loin, il élargit son espace de vie, voilà pourquoi il vit plus. Un champion vit «plus loin que lui» mais il ne «s'éclate pas» en mille morceaux, il ne se «suicide» pas, son corps reste là, agrandi peut-être, mais pas défoncé ou brisé.

Courir, c'est donc apprendre à mourir parce que c'est apprendre la limite de l'homme : son corps. Mais c'est aussi apprendre à buter contre ce corps pour trouver une autre vie : celle qui le fait exulter quand il se sent «bien», «mieux», «rayonnant», «heureux», «en paix», «plongé dans le mystère», «à l'infini», «entre ciel et terre», et je passe sur mille autres expressions. Ainsi en se dépassant, le champion entre dans une autre vie et arrive même à dire qu'il a un autre corps : «j'avais des ailes, je me sentais léger, je ne sentais plus la fatigue, j'étais quelqu'un d'autre». Les spectateurs regardent un homme suant, grimaçant, essoufflé, laid comme son «masque», maigre et décharné comme un «cadavre», il va vite mais ce n'est pas tellement impressionnant, il monte, descend, accélère, mais on a déjà vu mieux. Cependant, par-delà toutes ces apparences, lui, le futur vainqueur ; lui, l'espoir en forme ;

lui, l'anonyme qui va faire la performance de sa vie ; tous ceux qui se dépassent, oui, tous sentent en eux un autre corps que cette pesanteur qu'ils soulèvent et que regardent les spectateurs. Ainsi, les champions ont deux corps ou un corps à double face : la face visible, celle de la pesanteur terrestre et la face invisible, celle de l'élévation céleste. S'ils connaissent l'état de grâce un instant de leur course, ils connaissent aussi parfois l'instant de leur résurrection.

Courir c'est donc apprendre à mourir et aussi à ressusciter. Là non plus il ne faut pas attendre l'au-delà pour voir ce qui «se passe après», comme disent les braves gens en ajoutant narquois : «nous verrons bien» ou «personne n'en n'est jamais revenu pour nous expliquer ce qu'il y a après». L'au-delà n'est pas à l'extérieur de nous, il est en nous. Il n'est pas au bout du chemin, il est sur le chemin et la manière de le suivre. L'au-delà n'est pas une âme immortelle, c'est un corps spiritualisé, élevé, construit et accueilli dans l'effort de transcendance. Le corps humain disparaîtra à nos yeux comme toutes les apparences des spectacles humains, mais le corps spiritualisé, lieu de la sensation mystique, peut ne pas disparaître. C'est une hypothèse, mais quand cette hypothèse rejoint le désir universel des hommes de ne pas mourir, et l'expérience chrétienne d'une résurrection déjà réalisée contre toute attente, pourquoi ne pas la prendre au sérieux ? Je propose donc un corps à corps entre la transcendance sportive du corps et la résurrection physique de Jésus-Christ. Pas de récupération réciproque mais pas de faux-semblants non plus : un défi doit toujours se relever !

IV – Les déplacements et stages sportifs.

Quand un club se déplace et que l'ambiance est au rendez-vous, c'est toujours un «poème» : à condition de bien comprendre, car il y a toujours poésie et poésie ! Celle des sportifs est particulière, elle a son langage, sa musique, ses symboles, ses images, son rythme, ses rimes, tout cela n'est pas toujours très académique mais la vie est-elle académique ?

Une équipe en déplacement vit et c'est l'essentiel. Pourtant, il nous arrive aussi de réfléchir et de partir dans de grandes spéculations. Que de débats nous avons eus, notamment dans l'équipe de cross-country. Quand il y a Claude Granier, Michel Fogola, Pallière, Jean-Michel Veyrat et les autres, nous abordons tous les problèmes : l'histoire, l'enseignement, la géographie, la politique, la philosophie, la théologie, et par-dessus tout ça ou en même temps que ça, des chants moins spirituels nous rappellent que tout le monde ne suit pas et que la vie est ailleurs.

Ainsi est un club : comme le dit Bogey : «il y faut de tout». C'est vrai, et c'est cela que j'aime : tous les métiers, toutes les idées, toutes les expériences, tous les âges, voilà la vie foisonnante. Bien sûr, avec les caractères présents, tous plus «trempés» les uns que les autres, souvent les flammes jaillissent. Mais précisément, quand on aime l'adversité, ça fait partie du jeu. Je ne crois pas à ces communautés où l'on fuit «les coups de gueule», les empoignades, les «cette fois, c'est fini avec vous». Je crois à tout cela au contraire, car à chaque fois tout s'arrange et l'ensemble a progressé. Par contre, quand la colère couve sans pouvoir éclater, quand l'énervement ronge sans faire sauter l'abcès, on traîne, on traîne des années à végéter et à se morfondre ensemble

en croyant respecter un idéal de charité. Mais que l'énergie remplace ce pseudo-idéal, et l'idéal deviendra vie, et la vie emportera vers le mieux, le plus vrai, le meilleur. Que de mesquineries dans les communautés où l'on ne vit plus parce qu'on ne s'affronte pas ! Réapprenons à vivre ensemble à l'image des équipes sportives.

C'est ainsi que chaque année avec le club aixois, tous les joyeux lurons qui n'en sont pas moins philosophes, se retrouvent au stage de Saint-Palais, près de Royan : quel feu d'artifice ! De tous côtés on s'anime, les petits, les grands, les enfants, les parents, les familles, les adolescents, tout est mêlé dans une ambiance à notre manière. J'ai souvent réfléchi au fameux « conflit des générations ». Pourquoi est-il moins virulent dans les familles sportives ? Les faits semblent me le prouver, j'ai une explication : en faisant du sport ensemble, les jeunes et les parents vivent côte à côte. Dès lors, enfants et adolescents affrontent constamment des lois, des exigences, une présence, un corps. Comme les adultes « entraînent », dans tous les sens sportifs et éducatifs du terme, les jeunes baignent dans un climat affectif tout en se sentant tirés vers le haut. D'autre part, les rapports sont aussi ceux d'une compétition : les enfants veulent prouver à leurs aînés qu'ils ne sont pas aussi mauvais ou aussi gamins qu'on veut bien le dire. Dès lors, même quand il y a un conflit, la vie commune est assez solide pour subir le choc qui devient alors bénéfique et productif. Les adolescents d'aujourd'hui ont besoin de trois piliers fondamentaux pour s'élancer dans la vie : une présence humaine solide, ferme, chaleureuse et exigeante ; des adultes au même niveau qu'eux tout en restant eux-mêmes ; des références stables et fixes par rapport auxquelles ils apprennent à se situer, quitte à buter contre elles.

Quand, dans le cadre familial d'un stage ou d'une sortie sportive, les familles vivent ensemble, ces trois données sont respectées : les adultes sont là, animant tout en restant exigeants, poussant à l'effort tout en étant joyeux et bons vivants, c'est le premier point. Les adultes ne s'imposent pas de haut avec leurs titres ou leur fausse autorité : ils vivent avec eux tout en perdant leurs masques puisque pour marcher, courir, les jeunes les valent largement ; ceux-ci sont donc sur le même pied que leurs aînés, ils leur sont concurrents sans être inférieurs ; c'est le deuxième point : ils veulent grandir grâce à la loi de l'adversité. Enfin dans ce cadre familial, les adultes donnent leur expérience sans se mettre au-dessus des jeunes ni en-dessous : ils leur disent : « vous pouvez faire mieux que nous » mais en même temps : « voilà ce que nous avons fait pour réussir et atteindre de tels résultats ». Les jeunes ont donc des points fixes de référence tout en ayant des projets pour mieux faire : ils ont une base tout en se lançant vers l'avenir qu'ils affrontent avec confiance. C'est le troisième point.

Bien sûr les points de référence sportifs sont repérables facilement, visibles, mesurables, mais là encore ils peuvent servir au moins de modèles pour toute éducation. J'en ai fait l'application à l'éducation humaine et spirituelle des jeunes d'Aix-les-Bains. Quand dans les rassemblements familiaux nous sommes une centaine de parents et de jeunes mêlés pour réfléchir, faire une sortie ou une célébration ; quand les adultes s'affirment tout en posant leurs masques de supérieurs par le métier, l'âge, les principes ; quand des parents partagent tout en acceptant la dynamique du conflit ; quand enfin, ensemble, on dit aux jeunes : « voilà ce que nous croyons et faisons, mais vous serez et vous ferez mieux que nous » ; quand donc nous

marchons côte à côte vers un mieux, un plus, tout le monde se met à y croire et dit : « Pourquoi pas ? » C'est dur, décourageant à certains moments, mais la vie et l'éducation ne sont-elles pas une course avec ses hauts, ses passages à vide, l'éternel recommencement et le progrès de tous au bout du compte ?

V – La résurrection des corps.

Je garde donc un merveilleux souvenir et des méthodes d'éducation de tous les stages sportifs que j'ai faits. Un soir, je m'en rappelle encore bien, nous avons discuté de la vie sportive et de son implication dans la vie quotidienne. L'unanimité était au rendez-vous : le sport et la compétition surtout libèrent vraiment des énergies nouvelles pour faire vivre autrement. Mais notre personnalité est changée elle-même et notre relation aux autres aussi. Je n'ai pas encore parlé de ce qui fait peut-être le plus l'unanimité, et qui en même temps gêne le plus les profanes : nous gagnons sur le terrain une grande confiance en nous.

En effet un champion étonne et fait des jaloux parce qu'il apparaît « sûr de lui ». C'est parfois agaçant : il veut toujours avoir raison même quand il se trompe. J'ai souvent vu Monsieur Pallière se contredire... mais jamais se tromper d'après lui. Est-ce possible ?

Avoir raison, ce n'est pas, à mon avis, avoir la vérité mais défendre un point de vue valable. Je ne crois pas à la vérité objective mais à mille points de vue possibles. Quand on regarde un paysage ou un tableau, certains disent : « c'est beau ! » et d'autres : « c'est laid ! ». Qui a raison ? Les deux, parce qu'ils se placent de deux points de vue différents. Qui a la vérité ? Aucun mais la vérité jaillit du choc, de l'adversité de deux points de vue différents comme l'étincelle jaillit de deux pierres qu'on frappe l'une contre l'autre. Encore une fois, nous sommes dans la justification de l'affrontement : la vérité n'est pas d'un côté ou de l'autre, elle est la capacité d'harmoniser des différences et même des contraires.

Je ne m'étonne pas qu'il y ait des différences et parfois des divergences dans les récits de la Bible et notamment entre les quatre évangiles : le choc entre Jésus de Nazareth et les premières communautés chrétiennes n'a pas fait jaillir une vérité plate et uniforme, mais des points différents, j'irais même jusqu'à dire contraires. C'est en effet plus que différent de dire qu'à la résurrection il y avait « un ange », « deux anges », « un jeune homme » pour assister au même événement. Pour une histoire aussi capitale, ça ne fait pas sérieux de parler avec une telle légèreté des témoins ! Voilà bien notre mentalité rationaliste indignée : mais pourquoi faut-il toujours réduire la vérité à une seule expression objective ? J'aime mieux des points de vue différents, contraires même, car alors une dynamique nous pousse à concilier les oppositions, comme dans le sport, comme dans la vie : au lieu d'étudier une vérité uniforme et morte, nous créons une histoire, nous avançons ensemble, nous construisons alors une vérité vivante qui nous entraîne plus loin et ouvre des chemins de vie nouvelle.

Un champion est toujours sûr de lui parce qu'il sait que son point de vue est valable à partir du moment où il y croit sincèrement. La sincérité n'est pas extérieure à la vérité, elle est la condition du progrès dans la vérité

vivante. Plus le champion croit avoir raison, plus il le dit, plus il agace même, et meilleures sont les chances de progresser ensemble dans la lumière. Voilà qui devrait donner plus d'audace à ceux qui croient avoir un message à transmettre et ont peur de le livrer dans sa radicalité, sous prétexte d'écouter les autres ou de faire un faux œcuménisme. Voilà aussi de quoi redonner l'élan missionnaire à ceux qui pensent que toutes les idées se valent, toutes les philosophies, toutes les religions étant égales. Non, celui qui croit avoir raison doit se faire missionnaire, en sachant que la vérité viendra dans l'adversité avec ses contradicteurs.

A Saint-Palais j'ai discuté avec des athées, des croyants, des hommes de droite, des militants de gauche. Les débats étaient houleux, mais personne n'était indifférent. Un champion a confiance parce que pour lui son but n'est pas de transporter sa vérité dans la tête des autres : ce serait les mépriser comme des gens incapables de trouver par eux-mêmes. Son seul but est d'imposer son point de vue comme il s'impose en course : en sachant très bien que la vérité est à l'arrivée et que tout le monde y gagnera. Le champion a confiance en lui parce qu'il fait confiance aux autres : en cherchant à les vaincre, à les «convaincre», il les juge dignes de lui, aussi forts que lui, il les respecte !

Voilà pourquoi je réclame un autre œcuménisme. Dans les discussions entre religions et idéologies opposées, il ne faut pas chercher à écraser les ennemis : finis l'inquisition, les goulags ou autres pressions des plus basses qui soient ! Il ne faut pas non plus, cependant, tomber dans le syncrétisme béat et dire que «tout le monde est beau, vrai, gentil, parfait...». Il faut dire «j'ai un point de vue, j'ai raison et voilà pourquoi. A vous de m'affronter en défendant le vôtre». Même si nous ne tombons pas d'accord, automatiquement nous reverrons tous nos idées, nous les creuserons et en allant au bout de nous-mêmes peut-être nous rencontrerons-nous. Marcel Légaut lui, parle de la vérité universelle comme de «l'universel concret», pour lui chacun rejoint l'humanité entière en puisant concrètement en lui-même. C'est penser qu'il n'y a qu'une seule nature humaine et qu'elle est au bout de chacun de nous : puisons donc en ce qui fait notre vérité, elle rejoindra par le dedans celle des autres. La vérité est dans l'adversité qui pousse chacun à aller plus loin dans sa ligne personnelle, dans sa sincérité, dans ses bonnes raisons. En compétition, l'infini qui unit tous les concurrents dans une même sensation n'est pas l'union confuse de deux courses ou leur juxtaposition, c'est l'approfondissement de deux adversaires qui trouvent au fond de chacun d'eux ce que l'autre concurrent révèle et fait jaillir un peu mieux grâce au choc qu'il lui fait subir.

Si un champion a toujours confiance en lui, c'est enfin parce qu'il a trouvé son identité dans la différence. On prêche beaucoup actuellement la communion dans la différence à partir des théories sur le désir analysées par Lacan, Denis Vasse et bien d'autres psychanalystes. En sport la différence est révélée par l'affrontement qui forge le caractère et la personnalité des individus. Ceux-ci arrivent à se dire : «je ne suis pas plus bête que les autres». Ils s'habituent à penser : «je suis unique». Là aussi c'est une philosophie de l'être qui naît à partir d'une philosophie du corps. On peut en effet, penser qu'une idée se partage ou que l'esprit est le même chez les hommes, alors que l'évidence nous révèle que nous n'avons qu'un seul corps différent des autres et donc que nous sommes uniques. Aller au

bout de notre corps unique en son genre, l'habiter pleinement en homme qui se donne, c'est trouver notre différence «existentielle», notre personnalité, notre identité. Qui nous dira encore que le sport est une fuite de gens incapables de réfléchir et de se trouver une âme ? Ils ont un corps, ils deviennent ce corps, voilà la réalité vivante qui dépasse toutes les vérités conceptuelles. Les sciences de l'homme ont «soupçonné» les vérités traditionnelles, elles ne peuvent maintenant que s'incliner devant la réalité concrète d'un champion sûr de lui, parce qu'il fait confiance aux autres et qu'il croit au corps comme le seul lieu existentiel valable.

En somme, dire «j'ai raison» serait synonyme de «j'ai un corps unique», «je suis mon corps, je suis unique». Et dire «cherchons la vérité» équivaldrait à cette expression : «devenons un seul corps vivant dont chaque homme serait un membre unique».

Nous rejoignons alors le problème posé plus haut sur la résurrection. Dans la perspective chrétienne, en effet, la vérité se situe non dans les idées mais dans l'histoire et cette histoire débouchera sur une vérité vivante à la fois universelle, concrète et particulière pour chacun : ce sera la vérité de la «résurrection des corps». Nous nous acheminons petit à petit vers cette grande finale que saint Paul a si bien décrite dans ses lettres. Pour lui, apôtre de la résurrection des corps, un jour à la fin des temps, nous serons tous rassemblés et tous nos corps transcendés par le combat et la course de la vie se reconnaîtront différents dans une même communion. Tous plongés dans le même infini, nous vivrons une même sensation d'absolu mais chacun à notre place comme dans une course. Il y aura à la tête le Seigneur comme chef de file, puis tous les autres selon leur capacité de révéler «l'état de grâce». En attendant, saint Paul distingue trois manières de voir le corps : la «chair», c'est à dire la pesanteur humaine, les limites sur lesquelles on bute, les apparences qui se détruiront avec nos «masques» et nos «cadavres», tout ce qui fait le spectacle normal. En deuxième lieu, l'apôtre voit le corps psychique, que j'appellerai plutôt spirituel ou transcédé, celui qui est le lieu actuel de la «sensation». En troisième lieu, saint Paul révèle le corps «ressuscité», «spiritualisé», c'est à dire ce que j'appellerais le corps éternel. Ce corps sera pure transparence de la grâce divine, parfaite relation vivante aux autres et à Dieu. Les termes de saint Paul ne correspondent pas parfaitement aux nôtres mais à une même dynamique : il faut passer de l'état de pesanteur à l'état de grâce en se donnant à fond dans l'effort humain pour tendre vers l'absolu et accueillir le don divin :

«Mais, dira-t-on, comment les morts ressuscitent-ils ? Avec quel corps reviennent-ils ? Insensé ! Ce que tu sèmes toi, ne reprend pas vie s'il ne meurt pas. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps à venir, mais un grain tout nu, du blé par exemple, ou quelque autre semence, et Dieu lui donne un corps à son gré, à chaque semence un corps particulier...

Ainsi en va-t-il de la résurrection des morts : on sème la corruption, il ressuscite de l'incorruption ; on sème de l'ignominie, il ressuscite de la gloire ; on sème de la faiblesse, il ressuscite de la force ; on sème un corps psychique, il ressuscite un corps éternel. De même que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Vous êtes le corps du Christ, et membres chacun pour sa part...»*

**saint Paul.*

VI – Méditation.

« Ensemble »

« Joignez-vous à ce peuple qui marche à tâtons
 Depuis des siècles vers la lumière.
 Que tous viennent à la fête,
 Car nous avons une joyeuse nouvelle à vous annoncer.
 Une nouvelle qui bouleverse notre vie.
 En notre cœur, la vie se pare
 De feuilles toutes fraîches,
 De nouveaux bourgeons éclatent
 Et le soleil illumine notre esprit,
 Le vent du matin allège nos pas
 Sur les chemins où joue l'enfant du monde.

Voilà que nous levons les yeux,
 Voilà que le sourire revient à nos lèvres,
 Voilà que nos mains reprennent vie.
 Que s'est-il passé, dites-vous ?
 Oh ! quelque chose de tout simple
 Qu'on a de la peine à écrire avec des mots,
 Qu'on ne sait pas dire avec des paroles,
 Qu'on ne peut exprimer avec des gestes.
 Un homme surgit du fond des âges
 Et nous propose de construire un monde nouveau...»*

Transparence

A côté de moi, ils passent en souriant : où est donc ta vie qui jaillit en courant ? Où est donc cette joie que tu saisis là-haut entre terre et ciel ? Où est donc la grâce qui fait rayonner le visage des autres ?

Je suis là, triste et morne, vide et indifférent : où est donc ce corps qui s'élevait radieux ? Où sont les jours de gloire et la confiance sereine ?

Ainsi suis-je parfois le soir entre mes mains : les limites sont franchies et je suis seul avec moi-même. Une maladie, un accident, un échec : comme je comprends tous ceux que le destin abat ! Comme je suis triste devant ceux qui pavanent en proclamant : c'est moi ! Où est la vérité, où se cache l'espoir ?

Alors je cherche et une voix me dit : tout est en toi, mais tout vient d'ailleurs ; tout germe sur terre, mais le soleil vient d'en-haut.

Tout surgit de la matière séculaire mais l'esprit t'attend là-bas.

Tout est fait par l'homme mais tout est remodelé par le ciel.

Peu à peu dans ma nuit un rayon apparaît, peu à peu dans nos morts une nouvelle vie sourit ; de plus en plus dans notre chair un corps tout autre grandit ; de plus en plus dans le monde des bras célestes s'ouvrent.

**Jean Debruyne*

J'écoute, je regarde, j'attends, j'espère, je crois, je vois, j'aime, je communique : un visage lumineux enveloppe tous les êtres. Et les siècles d'histoire courent à sa rencontre. Le choc de la mort éclate comme un tonnerre. Mais l'apocalypse du monde fait naître un univers. Chacun s'envole alors comme les notes d'un grand chant. Un même chef d'orchestre dirige l'unique symphonie pastorale des individus et des siècles.

Tout transparait : je vois !

CHAPITRE X

Jean-Marc
L'agneau sacrifié.

I – La maturité de l'agneau.

Quand la brebis blessée peut suivre, ce n'est que moindre mal ; il est parfois des histoires plus tristes encore que celle de Claude Granier ; il est des vies encore plus abandonnées où même la volonté semble incapable et vaine. Et pourtant, ces agneaux sacrifiés par la destinée en savent plus peut-être sur le destin des hommes.

Jean-Marc n'aime pas Patrick Segal : «l'homme qui marche dans sa tête». «Je suis jaloux» reconnaît-il, Il n'a peut-être pas sa volonté, il faut le dire aussi. Je crois plutôt qu'il n'a pas eu de chance : un frère tué à vingt quatre ans ; une sœur à trente ans, l'année dernière, morte avec sa deuxième petite fille ; un père malade du cœur ; une mère qui en a trop vu... comment Jean-Marc pourrait-il être aidé ?

Et pourtant quand je vais le trouver, c'est lui qui me donne le moral : incroyable ! Non seulement il se passionne pour la musique, l'information, l'actualité, les idées, le sens de la vie, la course à pied, la jeunesse d'aujourd'hui mais il veut tout changer car tout lui semble factice, superficiel : on voudrait le plaindre, c'est lui qui plaint la société d'aujourd'hui malade de bassesse. Et il est fou de voyage : comme il n'avance qu'avec son charriot, il s' imagine partout à l'allure de la lumière ! Il se voit aux Indes, en Amérique, sur la montagne, dans la forêt, dans les airs, sur la mer, autour du monde : il ne marche pas, il court dans sa tête !

Je lui ai parlé des courses que les handicapés font lors des rassemblements de masse : peut-être qu'un jour il s'y mettra lui aussi. En attendant, il approuve : «tout est question de volonté, me dit-il. Je n'aurais pas eu mon accident, je serais peut-être comme les autres : désintéressé devant la vie, assoiffé de loisirs, désireux de m'enfuir dans l'alcool, la drogue. Je m'ennuierais à longueur de journées. Heureusement, depuis que je suis ainsi, je me

suis mis à réfléchir. Et j'ai compris beaucoup de choses. Dommage que je ne sois pas plus volontaire».

Ainsi le sport et le handicap arrivent aux mêmes conclusions, les contradictions sont souvent les sœurs d'un même mouvement, une fois de plus nous le vérifions.

Si la mentalité est la même, le combat est aussi le même : Jean-Marc veut prolonger ses désirs jusqu'à l'action dans la société, il veut donner droit de cité à ceux qu'on met à part. L'année dernière, lui aussi voulait écrire quelque chose. Alors avant d'aller plus loin il a publié un article vraiment significatif :

Différent ou à part.

Jusqu'à quinze ans j'étais comme tout le monde. Dans le quartier on se retrouvait entre copains pour discuter, de la vie, de nos problèmes, on s'amusaient bien, on rigolait, on chantait, on organisait des soirées, des repas. Le reste du temps je faisais du vélo, de la moto, tout ce qu'on pouvait faire à notre âge.

A chaque quête nationale je mettais un franc dans les troncs, sans bien savoir le pourquoi de mon geste, j'étais loin de penser qu'un jour ça pourrait m'arriver.

Pourtant très vite, une maladie que je pensais bénigne au départ m'amena en quelques mois à reconsidérer ma vie, mon avenir.

C'était l'accident sans en être pourtant un.

De debout je me retrouve en fauteuil roulant. De l'apprentissage d'un métier je me retrouve à l'apprentissage à «ne rien faire», d'un seul coup toutes les portes se ferment.

Toutes mes illusions tombent. Tous les problèmes conséquents à ma nouvelle situation surgissent.

Je suis «foutu». «De valide je deviens l'handicapé».

Que faire ? Mourir ou vivre ?

Je choisis de vivre, et c'est pour moi une deuxième naissance. Je suis maintenant différent, mais je ne voudrais pas pour autant me retrouver à part.

Or, quand je me promène, je croise des personnes dans les rues, dans les jardins publics, même dans les églises, j'ai le pressentiment d'être un homme à part. Quelqu'un que l'on dévisage, que l'on regarde fixement. Je sens qu'au fond de sa pensée l'autre se dit : «pauvre gars» ou alors «c'est malheureux» ou encore «c'est inadmissible de laisser sortir des gens comme ça...».

Il m'arrive aussi quand avec mon fauteuil je monte ou descends des trottoirs, d'entendre : «T'as vu le gars... faut le faire».

Cette espèce d'admiration m'apporte une certaine satisfaction mais prouve quand même une méconnaissance du monde handicapé. Le fossé est creusé, pourquoi ? «Tenez, c'est trois fois rien, c'est des caramels, pauvre petit». Pourquoi cette pitié, les caramels n'enlèveront pas la différence, c'est même l'inverse.

Aller seul au cinéma et se retrouver au bas de l'escalier et voir défiler les autres, fiers de payer leur place, les couples jeunes ou vieux gravir les escaliers et me regarder ou faire semblant de ne pas me voir. Et là encore

je sens comme une gêne, une curiosité malsaine qui laisse échapper : «c'est la polio», «c'est un accident», «c'est un débile».

Dans ces situations il m'arrive soit de partir parce que j'en ai marre, soit je me force à engager la conversation, ne serait-ce que pour demander de l'aide pour accéder à la salle. Généralement cela déclenche une épidémie de volontaires à qui fera le mieux ou le plus, voire même payer ma place, et les questions sont alors directes : «POLIO ? ACCIDENT ? MALADIE ? etc...».

Là encore les réactions sont sympathiques, mais n'aident pas forcément à combler le fossé qui nous sépare.

Alors que faire ?

Dans l'immédiat :

Aménager le plus rapidement possible le cadre de vie pour être autonome, indépendant, pouvoir faire ses courses, se déplacer sans obstacle.

Trouver notre place, encore faut-il nous en laisser...

Vivre avec les autres, se connaître, se respecter, être libre.

Dans l'avenir :

Ce n'est de la faute à personne ou peut-être de tout le monde si ce fossé existe entre valides et handicapés, ce qui est sûr c'est qu'il existe depuis toujours.

Comment peut-il en être autrement, puisque dès leur naissance nous sommes séparés :

- écoles pour handicapés,
- C. A. T. ou ateliers protégés,
- foyers pour handicapés,
- centres de vacances pour handicapés,
- associations sportives pour handicapés,
- allocations pour handicapés,
- etc, etc... pour handicapés.

Il me semble que toutes les personnes qui ne sont pas directement concernées se disent : «le handicapé est un problème» ; je ne crois pas que ce soit un problème, mais surtout **une différence** que l'on ne veut pas accepter.

Demain peut-être, si chacun y met du sien, le handicapé ne sera plus un «assisté», mais un être ayant des devoirs et aussi des droits, et surtout celui : **D'ETRE DIFFERENT.***

La différence ! Voilà ce qui définit le champion. Le sportif qui «fait la différence» c'est celui qui devient quelqu'un et qui aura un nom, une identité reconnue. Pour y parvenir il doit prouver qui il est. Le handicapé veut maintenant lui aussi prouver qu'il vaut n'importe quel valide, il entre en compétition, il se bat pour cela, voilà le secret de son moral et de son bonheur.

On distingue souvent à tort la masse et l'élite. En prêchant le champion, je ne prêche pas l'élitisme, je prêche la différence : tout homme doit prouver

**Jean-Marc Daviet*

qu'il est unique, donc l'élite à un niveau ou à un autre. La grande vedette est peut-être bonne en compétition, elle est en même temps par exemple nulle du point de vue culturel : elle n'est donc élite que dans un cadre bien précis. Mais à partir du moment où on a des dons dans un domaine il n'est pas normal de les minimiser : on est redevable à la masse des qualités reçues. Il faut en faire profiter tout le monde en rayonnant ces talents : il faut être moteur. L'élite est donc quelqu'un qui cultive sa différence pour devenir un moteur. A partir du moment où dans une classe de lycée, dans une usine, dans une société, personne n'affirme sa différence par le haut, tout s'écroule par le bas. Le sentiment de responsabilité vis à vis des autres suppose toujours un sens de sa valeur unique.

Le courage de Jean-Marc ne masque quand même pas un énorme problème : celui du mal. Pourquoi ? Pourquoi cette injustice ? Rien ne sert de chercher à comprendre l'ordre ou le désordre de l'univers : la vie de ces victimes du sort en dit plus que nos élucubrations. Aussi scandaleux que cela puisse paraître aux yeux d'une réflexion spontanée, la souffrance n'est pas mauvaise : ceux qui en sont capables acquièrent une profondeur de vie incomparable à celle des gens à qui tout réussit. Buter contre le mal, même et surtout le mal injuste, voilà qui creuse la personnalité et donne de l'épaisseur, de la densité humaine à la «différence».

Tous ceux qui ont souffert et qui ont résisté à la révolte ou à la résignation ne sont plus superficiels. En athlétisme les plus anciens qui se voient dépassés par leurs cadets sourient : «tu verras bien ce que c'est, tu comprendras un jour».

En effet, être champion, ce n'est pas seulement gagner des courses, c'est surtout gagner la maturité. Au fil des années, des maladies, des accidents, on comprend peu à peu qu'il ne suffit pas d'être doué ni même de se surpasser, il faut encore endurer et être patient, c'est à dire supporter les revers et les coups du sort. Combien de fois, combien de temps sommes-nous là à ronger notre frein parce que nous avons une tendinite, une périostite, une baisse de tonus ? C'est alors que nous faisons une expérience humaine fondamentale : celle de la limite qu'on nous impose. Mais qui l'impose ?

Quand on souffre, on voit que la vie ne vient pas de nous puisque par nous-mêmes nous ne désirerions aucune limite mais l'absolu, la perfection, l'illimité. La souffrance nous fait donc comprendre qu'on vient d'ailleurs, elle nous ouvre sur l'initiative de la création. Elle pose la question de notre origine «existentielle».

La souffrance peut conduire à la révolte : «c'en est trop, j'en ai assez, c'est injuste !». Mais ce cri révèle lui-même qu'on vient de quelqu'un d'autre puisqu'on s'en prend à autre chose qu'à nous-mêmes. Que faire pour échapper à cette question essentielle ?

Dans la logique d'une philosophie du corps, on ne peut pas chercher des réponses dans le ciel, dans les idées, à l'extérieur de soi-même. Il faut puiser une réponse dans la vie qui bute contre les limites imposées à notre nature, il faut trouver la vérité dans notre corps. Celui qui accepte de retourner à l'intérieur de lui-même, d'endurer, de supporter la souffrance ne comprend pas, n'a pas d'explication mais il sent que sa vie devient intense, dense, riche, profonde. Quand il voit les gens baigner dans la facilité, rire, s'amuser, il déclare : «ils ne comprennent rien».

Que de fois Jean-Marc m'a dit cela des jeunes qu'il a côtoyés : il sent le vide en eux, leur vie artificielle, banale. « Rien d'étonnant s'ils sont tous blasés » dit-il. Être blasé, c'est précisément n'avoir plus de limite à franchir, à faire reculer, plus de but, plus de combat à mener. C'est devenir comme tout le monde : une masse informe, le chaos primitif, le néant.

Celui qui souffre et qui ronge son frein pénètre la vie jusqu'en ses racines et peu à peu devient pénétré d'elle : on sent alors en lui une « présence » : c'est quelqu'un ! Les grands artistes n'ont pas seulement des dons, ils ont une « présence » sur scène, ils rayonnent une personnalité. Tous les grands malades, tous les grands champions, toutes les personnes « mûres » ont une « présence », sont cette présence consistante, profonde.

Il y a donc deux sortes de souffrances : la souffrance voulue du coureur à pied qui s'impose la douleur pour trouver la « sensation » et la souffrance subie du malade qui supporte le mal pour trouver la maturité. La sensation peut déboucher sur « l'état de grâce », la maturité sur l'enrichissement de la « présence humaine ».

Le champion véritable a fait la double expérience : il mène donc une vie dense, intense, et en même temps exaltante, infinie ; il est en hauteur et aussi en profondeur ; il va au sommet de son corps mais aussi au plus profond de son être. La vie est dépassement mais aussi mûrissement, elle est sensation mais aussi intensité ; l'homme est transcendance, mais il est aussi présence.

Jean-Marc comme tous les malades et comme tous les champions ressent la solitude : personne ne souffre à sa place et personne ne peut vouloir à sa place. Pour lui le choix est simple : ou se révolter, ou se résigner, ou grandir intérieurement, c'est à dire devenir de plus en plus seul : tel est le secret de la loi de la différence. Dans ces cas-là, humainement, ce sentiment devient parfois impossible à vivre : ou on le fuit, ou on se tourne vers autre chose, quelqu'un. C'est à ce moment-là que la question de Dieu peut être posée.

J'en ai beaucoup parlé avec Jean-Marc : il cherche. J'en ai parlé aussi avec des malades : la maladie fait souvent des « miracles » en ce domaine. L'homme brillant, actif, insouciant, qui est brutalement arrêté, voit vite la futilité de son agitation : il se rencontre lui-même, il trouve sa solitude, alors il se pose des questions.

La création n'est donc pas un problème intellectuel, une explication de l'ordre du monde, une idée extérieure à notre expérience et abstraite. C'est une question concrète, celle d'une solitude au fond d'elle-même, d'une présence humaine qui ne veut pas s'effrayer de son abîme. Dieu ne se trouve pas à l'origine du monde mais au bout d'une solitude, d'une présence qui se trouve et s'ouvre, d'une densité de vie qui déborde. Un enfant ne peut comprendre ses parents que quand il devient un homme mûr, ainsi l'homme ne peut saisir la présence de Dieu que quand il a mûri. Quant à ceux qui ont peur de souffrir et fuient le mal, « ils n'y comprennent rien » dit Jean-Marc, « ils sont comme les jeunes : ce sont des gamins ».

Comme lorsque nous parlions des champions, ne parlons pas ici de masochisme. Jean-Marc « n'aime » pas souffrir ; il « veut » souffrir, il veut buter contre la souffrance que lui impose la nature, il relève le défi, il l'affronte.

Le bien et le mal ne sont donc pas deux réalités opposées, ce sont deux réalités contraires. Selon la loi de l'adversité, elles créent une dynamique qui enrichit la vie en profondeur. Dès lors il y a une interaction entre les deux

extrêmes : celui qui souffre plus sait aussi mieux apprécier ce qui est bien parce qu'il ne voit pas seulement la surface du spectacle mais sa densité. Ayant apprécié ce bien il est plus fort pour affronter son mal. Bien et mal sont donc les deux pôles d'une vie qui s'approfondit comme plaisir et douleur étaient les deux pôles d'un mouvement qui s'élevait vers la transcendance et la fête de l'homme.

Jean-Marc aime la vie, la défend, en est passionné : ce n'est pas une victime, c'est un agneau «sacrifié». Par sacrifié, j'entends non pas «un être qui fuit ou demande pitié», non pas un être «idéalisé», «sacralisé», mais un être «sacré», c'est à dire pas banal, respectable, profond, mûr, ou tout simplement «différent».

II – Le mystère du mal.

Pour comprendre le «problème du mal», il faut l'appréhender comme un «mystère», c'est à dire s'y plonger dedans. Depuis toujours les philosophes se sont penchés sur ce qui n'a été pour eux qu'un problème bien souvent. A partir de ce point de départ ils ne pouvaient que déboucher sur une impasse : si Dieu est bon, pourquoi le mal ? L'idée de Dieu est donc à rejeter, voilà la conclusion de beaucoup de penseurs.

Quand Camus a lancé sa théorie sur l'homme révolté, l'athéisme contemporain avait déjà fait bien du chemin : la seule grandeur de l'homme face au mal, disait Camus, c'est la révolte. Se révolter est une noblesse mais c'est la peur d'être seul avec le mal, c'est la peur d'être différent, c'est la peur de l'adversité. Dieu n'est pas un bon père qui protège ses enfants, c'est un père qui «fait mal» parce qu'il pousse l'homme au fond de lui-même. Il arrive au champion de «puiser dans ses réserves» : pourquoi l'homme ne le ferait-il pas dans toute sa vie ?

Dieu n'empêche pas la solitude, il la permet, c'est même sa volonté créatrice : créer, c'est rendre quelqu'un autonome. Or, on est d'autant plus autonome qu'on est différent et seul. La solitude devant le mal est donc le berceau de la création. Tant qu'on n'a pas souffert le mal, on ne peut pas dire «je», on ne sait pas ce que l'on vaut ni ce que l'on est. On est un objet parmi d'autres, on n'est pas un sujet et nous rejoignons là les personnalistes : la personne qui dit «je» n'est pas une apparence, un objet qu'on peut confondre avec les autres.

Sartre trouve que la vie est absurde parce qu'il y a le mal : c'est le contraire ! S'il n'y avait pas de limite, on n'aurait pas de corps, on ne souffrirait pas, bien sûr. Mais en même temps on se diluerait dans l'univers, on serait un «en soi» non un «pour soi», on serait une nature morte, non une liberté vivante.

Les psychanalystes parlent aujourd'hui de la nécessité de «blesser» le désir de l'enfant : l'enfant spontanément s'identifie à sa mère. Pour grandir, il faut que le père arrive et blesse le désir captateur de l'enfant : ça lui fait mal, mais l'enfant comprend alors que d'autres êtres existent et qu'il est lui-même autre chose que ses désirs. La réalité de la vie fait mal, blesse, mais c'est ainsi qu'on mûrit : Dieu Créateur n'est pas à chercher dans l'idée de création mais dans la réalité de la vie. Dieu n'est pas seulement le bien rêvé et le plaisir reçu, il est aussi le mal qui fait grandir et la douleur qui enfante.

III – Théologie de la croix.

Au bout de la douleur du champion qui se transcende, il y a l'absolu, l'infini saisi par la sensation qui met en état de grâce.

Au bout de la souffrance du malade qui supporte, il y a l'intensité de vie saisie par la maturité qui crée une présence humaine.

Dieu ne veut pas délivrer de la douleur ni de la souffrance : il méprise-rait l'homme car l'homme debout ne veut pas être rabaissé. Pourtant quand c'est trop dur et que même les plus forts baissent les bras, que peut faire Dieu ? Dans la Bible, il vient partager la douleur et la souffrance humaines ; il ne vient pas supprimer le mal ni remplacer l'homme qui le supporte, il vient comme une présence au cœur du mal. Dieu n'intervient pas comme un remplaçant qui exclut du terrain l'homme fatigué ou malade, il intervient comme un concurrent qui entre dans la course. Voilà l'aide de Dieu : c'est vrai qu'ensemble on supporte mieux, même si chacun reste seul. Le Dieu que je trouve au plus profond de ma solitude est une présence de concurrent qui m'encourage à tenir le coup en étant avec moi dans la même bataille, non à ma place. Le miracle me délivrant de cette souffrance serait dangereux et ne répondrait qu'à un désir infantile d'être remplacé par le parent.

C'est pour refuser ce retour à l'enfance de la foi que Jésus-Christ meurt seul sur la croix : les Juifs voulaient une délivrance spectaculaire, Jésus apprend aux hommes la souffrance dans la solitude la plus extrême. Dieu n'est pas absent, il est présent et Jésus l'invoque : mais cette présence est au cœur de la solitude du Christ, non à sa place. Dieu est donc l'horizon de la différence, celui qui sera toujours plus profond que notre solitude, celui qui nous fera toujours plus riches dans notre « présence humaine », Dieu fera de nous peu à peu comme son fils une « présence humaine réelle ». Pour faire aujourd'hui l'expérience de la présence réelle de Jésus-Christ, il faut nous-mêmes devenir des présences réelles et trouver dans la croix du Christ l'enracinement de notre solitude fondamentale.

IV – Méditation.

Lutte.

Lutte pour percer les nuages et courir après le soleil,
 Lutte pour creuser la Terre et puiser l'eau de ton puits,
 Lutte pour crier que tu es libre d'inventer toi-même ta destinée,
 Lutte pour proclamer que tu es vivant et que rien ne saura te fermer la
 bouche !
 Combats pour vivre seul avec ta Différence,
 Combats pour ouvrir les cieus et accueillir une Présence,
 Combats pour encourager tes frères à se mettre dans la course,
 Combats pour que tous osent aller jusqu'au bout.
 Vis, vivez, vivons ensemble !
 Ne faisons plus l'aumône,
 Ne faites plus pitié,
 Grandissons vers notre Maturité !

CHAPITRE XI

Christiane MARTINETTO
Le regard féminin – L'œil sur la vie des autres.

I – L'adversité féminine.

Christiane Martinetto était internationale de cent mètres haies quand elle a fondé une famille : «il n'y a pas que la course à pied !» dira-t-elle bien souvent. Elle a maintenant trois petites filles et malgré tout le travail d'éducation, malgré celui de son métier de professeur d'éducation physique, elle continue à s'entraîner et à entraîner les autres. Je me souviens de l'année dernière : tout l'hiver elle a participé aux championnats de cross de l'équipe féminine du club, sans gloire puisque ce n'est pas sa spécialité. Au retour du championnat interrégional, où nous avons tous pataugé dans un borborygme immonde, elle nous disait : «Si je m'étais écoutée, je me serais arrêtée. Mais je me suis dit : j'ai laissé, ce dimanche, mon mari et mes filles seuls, je ne dois pas venir pour abandonner. Et j'ai continué jusqu'au bout dans un sursaut de volonté». Le cœur peut donc animer la volonté.

Jusqu'ici nous n'avons jamais beaucoup parlé de l'amour qui anime ceux qu'on appelle trop des «bêtes à performances» : pourtant c'est souvent pour prouver son attachement à quelqu'un et aux siens que le champion se surpasse. Les sentiments mettent donc dans la course une autre dimension, celle de l'affectivité. Dès lors le champion n'a plus seulement la sensation de l'absolu ou la maturité d'une présence humaine, il a aussi des «relations», il est en relation. Son corps n'est plus seulement le lieu de la transcendance ou de l'approfondissement, c'est aussi le lieu ou mieux l'expression d'une relation vivante. Grâce à son corps sexué, l'homme ne reste pas muré dans sa solitude mais il s'ouvre aux autres et à autre chose. Grâce à sa sexualité, il est attiré vers les autres, poussé à s'ouvrir et à partager. L'agressivité forme des caractères forts, des personnalités «différentes», la sexualité forme des hommes, des femmes, des enfants, des amis qui «aiment». Il ne faut pas opposer l'agressivité et la sexualité : ce sont les deux pôles d'un même élan vital, d'un même instinct, la première forme l'individu, la deuxième la personne.

Le mouvement personnaliste a bien souligné la différence entre l'individu et la personne : Gabriel Marcel, Mounier, Nédoncelle ont beaucoup insisté sur la capacité d'ouverture de l'homme et l'ont défini comme une personne, c'est à dire un être ouvert tendant vers la communication ou la communion. C'est vrai mais on risque assez vite de tomber dans une communauté où tout affrontement est supprimé et où les sujets n'ont plus aucune consistance. Voilà pourquoi Bernard-Henri Lévy préfère en revenir à la notion « d'individu », c'est à dire à l'être différent, forgé par sa résistance, qui fait rupture même avec sa communauté si elle l'englobe trop. Les deux philosophies peuvent se concilier, si on les place dans l'homme concret, vivant c'est à dire dans le corps humain. En effet, l'élan vital est sexuel et agressif en même temps, il est ouverture, attirance, désir, « personne », et il est solitude, affrontement, rupture, « individu ». Pour être équilibré et riche, il faut concilier ces contraires.

Je ne pense donc pas qu'il y ait deux natures : une nature masculine et une nature féminine. Il y a une nature humaine mais tendue entre ces deux pôles, l'homme serait plutôt le pôle agressif, dominateur, égocentrique, individualiste, la femme serait plutôt le pôle de l'ouverture, de l'attirance, de la relation, de la personnalisation. Dès lors dans le problème de la compétition sportive, l'homme et la femme ne devraient pas jouer obligatoirement le même jeu et se mesurer selon la même échelle des valeurs. L'homme pense à la performance, au dépassement, au combat ; la femme plus aux qualités humaines qui priment sur le reste, à la communication et la communion qui devraient régner partout, même sur les stades.

Jean Ferrat chante : « La femme est l'avenir de l'homme ». Je crois qu'elle apportera de fait une troisième dimension au modèle du champion si ce modèle s'impose : je disais auparavant que le champion était transcendance et présence, état de grâce et solitude, élévation et approfondissement, hauteur et profondeur, je dis maintenant qu'il est aussi communication et communion, et que la femme a beaucoup à dire sur ce point dans la société d'aujourd'hui.

Je ne sais pas si demain les femmes feront les mêmes performances que les hommes, si Grete Waitz luttera au coude à coude avec Rono, mais je crois surtout qu'elles auront à apporter quelque chose d'autre aux compétitions et dans la vie : je crois qu'elles auront à nous rappeler sans cesse que tout doit favoriser la communion, que le corps humain n'est pas seulement un corps mesuré mais un corps donné, pas seulement un corps transcendé ou abandonné mais un corps aimé et aimant. Si le champion est planté entre ciel et terre, il a aussi un cœur et c'est grâce à son cœur qu'il peut faire le lien entre les deux et vivre heureux : peut-être la femme doit être concurrente de l'homme sur ce plan-là avant tout. La dimension affective n'est-elle pas plus importante que la dimension mesurable ? Voilà pourquoi à mon avis les femmes doivent être présentes sur les stades, dans les usines, dans la société, dans les églises : elles doivent changer le monde avec leur manière de voir la vie et d'aimer le bonheur.

Elles doivent même changer la volonté. La volonté qui se transcende ou qui plonge dans sa solitude risque d'être prise à son piège : elle risque de se crispier, de s'assécher, de se durcir, de s'aigrir, de devenir une agressivité méchante. Quand une volonté aime, elle est au contraire détendue, souple, belle, rayonnante, libérée. Dès lors cette volonté pleinement libre peut relativiser les choses : « il n'y a pas que la compétition qui compte ».

Je dis personnellement pourtant que tout est compétition mais que la compétition doit changer, doit s'assouplir, et que la femme peut beaucoup dans ce domaine. Elle aussi a un corps, donc une capacité d'affrontement et d'adversité. Mais son corps est «grâce», souplesse, harmonie, c'est en cela qu'il rappelle à l'homme le plus volontaire que sa volonté doit s'ouvrir à une relation et à la communion même au sommet de son effort. L'adversité féminine devrait plutôt s'en prendre à l'homme selon cette échelle de valeurs : elle gagnera sûrement !

Si demain nous inventons la civilisation du champion il faudrait apprendre aux hommes le goût de l'infini et les élever vers la transcendance, le goût de la maturité et les plonger dans leur solitude, et enfin le goût de la relation et les ouvrir à l'affection des autres. La loi de l'adversité est donc celle d'une adversité masculine et féminine.

II – La compétition familiale et sociale.

Nous avons parlé souvent d'éducation avec Christiane Martinetto. L'autre jour, elle me disait, après avoir rencontré quelques situations de jeunes pas reluisantes : «je ne sais pas si nos enfants vont être comme cela plus tard : c'est affolant d'être parent à l'époque actuelle !». Je me souviens aussi d'avoir beaucoup parlé avec elle des adolescentes du lycée d'Aix les Bains qu'elle rencontre en gymnastique et moi à l'aumônerie : «j'essaie de leur donner du tonus, elles se laissent aller. Je leur apprend à réagir, à se prendre en mains». Il est vrai qu'en éducation physique, beaucoup de professeurs créent des liens humains avec leurs élèves parce qu'ils sont sur le terrain avec eux et parce qu'ils sont exigeants. C'est toujours pareil, l'éducation n'a pas de secret insondable : il faut être avec, exiger, affronter, et garder des liens.

Quand Christiane Martinetto s'inquiétait de l'avenir des enfants, je lui ai dit : «il ne faut pas être inquiète mais changer l'esprit de la famille. Trop de familles ont démissionné, ne s'occupent pas de leurs enfants, c'est normal qu'adolescents ceux-ci claquent la porte, tombent dans une bande, ou font n'importe quoi. Quant aux autres familles, elles essaient d'éduquer, elles font l'impossible pour réussir, et tout éclate : Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elles restent seules ou sans exigence véritable : il faut éduquer entre familles associées et être exigeant entre familles réunies qui créent une ambiance poussant naturellement à l'effort. Dans ces circonstances, tout marche bien».

J'ai en effet vérifié que toutes les associations de type familial marchaient bien actuellement et que les jeunes en étaient satisfaits. Que ces associations soient culturelles, sportives, religieuses, artistiques, à partir du moment où elles ont une activité précise et une ambiance familiale, tout le monde y trouve son compte. Les adolescents notamment se sentent portés par les adultes, ils ont la possibilité de s'occuper de plus jeunes qu'eux, ils peuvent prouver à l'occasion leurs talents, leurs valeurs, dans l'activité qui unit tout le monde, bref les adolescents rejoignent la vie avec toutes ses dimensions contraires et la loi de l'adversité masculine et féminine et jeunes - adultes qui crée une dynamique dans cette mini-société.

Ensemble, les bandes de jeunes trop homogènes sombrent dans l'ennui, puis la violence, puis les excès de toute sorte. Il leur faut ce que la société ne

leur apporte plus : une ambiance où petits, grands, adultes, vieux sont ensemble et se prouvent les uns aux autres qu'ils ont quelque chose à apporter à tous.

Les adolescents sont le reflet vivant de la société. Ils sont pris entre le passé qui les porte et l'avenir qu'ils désirent meilleur puisque l'élan vital est neuf en eux et veut les entraîner plus loin. Or, aujourd'hui les adolescents ne veulent pas aller de l'avant, ils restent entre eux comme dans une « niche » ou un « refuge » suivant les expressions des sociologues que j'ai vérifiées mille fois sur le terrain. Ce n'est pas de leur faute : c'est preuve que la société ne les porte plus et qu'elle ne vit plus rien d'enthousiasmant, qu'elle n'a pas de projet global capable de mobiliser les énergies. Comme l'élan vital veut s'exprimer quand même, au lieu d'entraîner les jeunes dans le sens de l'évolution humaine, il les retourne dans le sens d'une régression : « qui n'avance pas, recule ». La force de leur sexualité et de leur agressivité n'étant plus canalisée vers le haut, ils sombrent vers le pire : le dévergondage sexuel et la violence sauvage. La force de la vie n'étant plus celle d'une compétition pour une société meilleure, les adolescents ne voient pas l'intérêt de se dépasser ni de s'ouvrir aux autres : ils restent donc entre eux ou « se défoncent », ou s'ennuient à mourir.

Ainsi les adolescents révèlent la fin d'une société basée sur l'individualisme bourgeois. La famille bourgeoise est repliée sur elle-même, elle n'affronte plus le monde et ne s'ouvre plus à lui, ses fils sombrent, nagent, se détériorent et deviennent indifférents à tout. Par contre si au lieu d'être individualistes, les familles sont ensemble et si au lieu d'être « bourgeoises » « tranquilles », « passives », « neutres », elles retrouvent l'effort, l'adversité, la concurrence vers le mieux, alors une mini-société se forme et une dynamique crée « l'ambiance » où tout le monde se sent porté et veut prouver sa valeur unique. Notre société ne s'en sortira pas si elle ne retrouve pas la base de la vie affective : la famille ! Mais en même temps si elle ne retrouve pas le sens de la compétition sociale et familiale selon la loi de l'adversité masculine et féminine et adultes - jeunes.

III — Méditation.

L'ouverture aux autres.

Il est venu, homme, le temps où tu dois laisser ton cœur battre pour les autres ;

Elle est venue l'heure où ton cœur ne doit plus se mesurer avec un chronomètre ;

Elle a surgi la vie qui te parle d'amour sans compter le temps perdu à te donner !

Homme, ne prends plus ton plaisir à être solitaire et fermé : que ta solitude soit aussi celle des autres ;

Ne prends plus ta gloire à être au-dessus de tous. Mais que ton honneur soit de partager ce que tu gagnes ;

Ne prends plus tes rêves d'individus pour la seule réalité du monde : que l'admiration de quelques uns deviennent l'amitié de tous.

Brise ta carapace, fais éclater ton orgueil, change ton échelle de valeurs !
Pense à l'oiseau qui s'envole pour refaire son nid !

Marche avec la musique qui anime la fête !
 Écoute l'appel des agneaux qui désirent ta tendresse !
 Cueille les fruits du travail qu'on te donne en exemple.
 Reçois la foi de ceux qui se donnent sans compter.
 Émerveille-toi en contemplant ta lumière dans les autres.
 Soulage les blessés, les pauvres, les boiteux, les aveugles, les malades,
 en écoutant leur message. Vis, oui vis au rythme du cœur de tous et laisse
 circuler en ton corps le sang de l'univers.
 Ferme la porte de tes théories, de tes ambitions, de tes vanités. Ouvre la
 main pour empoigner celle de tes adversaires. Réjouis-toi de tes victoires mais
 exulte surtout quand tu embrasses tes concurrents. Et chante l'amour qui
 donne la vie et le goût d'espérer.

IV – Sexualité et société.

Que de problèmes aujourd'hui sur le plan des rapports sociaux et même
 dans la famille. On parle de la crise des adolescents, de la crise de la famille,
 de la crise des institutions et en même temps on annonce pourtant la pro-
 motion sociale, la promotion de la femme, la libération sexuelle, l'auto-
 nomie de tous sur tous les plans. C'est un très beau programme auquel je sous-
 cris entièrement mais pourquoi les résultats sont-ils aussi catastrophiques ?

Je crois avant tout qu'on a oublié les deux dimensions philosophiques
 que je défends : le corps et l'adversité. Le corps n'est plus transcendance, soli-
 tude, relation parce qu'il n'est plus au service de la volonté mais des idées et
 que ces idées sont greffées sur une nature qui se laisse aller à la facilité, c'est
 à dire aux plaisirs. On croit se libérer et on fait de grands discours sur cette
 libération : en fait la réflexion suit sur ce point-là aussi l'action. Comme on a
 peur de l'adversité, on écoute la pesanteur, c'est à dire l'esclavage du plaisir
 sauvage, non défriché, non cultivé. Quand on réfléchit, on ne cherche pas à
 promouvoir la vie et l'élan vital, on cherche à analyser comment augmenter la
 quantité de plaisirs : on décortique alors la sexualité comme on décortique le
 corps des sportifs et on tue tout, même le désir : les adolescents, signes du
 malaise social, sont blasés car à force de faire toutes les expériences avant la
 maturité, ils récoltent ce que la société sème : le vide et la mort. Où sont donc
 la plénitude, la présence humaine et la relation, ces trois dimensions de
 l'humanisme des champions ? Tout est banal, même l'amour humain ; on
 croit promouvoir l'homme et le libérer par la biologie et les techniques : on
 tue son corps jusque dans sa sexualité.

L'idolâtrie des plaisirs, cultivée par une pseudo-science et une pseudo-
 libération aboutit à l'inverse de ce qu'elle proclame : elle aboutit à la mort.
 Rien d'étonnant si cette mort s'exprime concrètement dans le refus de l'enfant
 à naître ou dans la peur d'en avoir. Pourquoi donner la vie quand on a peur
 de vivre ? Je ne suis pourtant pas un défenseur du masochisme ou du refus du
 plaisir comme les vieilles morales d'autrefois. Je suis pour le plaisir mais
 contre les plaisirs. Le pluriel est significatif d'une mutilation de l'homme et de
 son corps. Le plaisir est l'expression physique d'un corps qui coïncide parfaite-
 ment avec la transcendance, avec lui-même et avec les autres ; c'est une
 victoire sur la pesanteur, sur la révolte et sur l'individualisme égoïste ; c'est
 l'harmonie ressentie après le dépassement, l'approfondissement ou la relation

ouverte, quand ils réussissent à correspondre à l'élan vital qui les anime. Il ne faut pas dissocier ces trois dimensions ni décortiquer le corps. C'est avec un corps sexué que le champion, le malade ou les époux se transcendent, souffrent, aiment. Dans tous les cas, ils restent ce qu'ils étaient et ce qu'ils deviennent. Le plaisir est la capacité d'unifier et d'harmoniser au mieux les trois dimensions de l'élan vital humanisé. Le plaisir ne contredit pas la douleur, c'est l'endroit et l'envers d'un même mouvement ; nous rejoignons-là la citation de Thierry Maulnier : « le sport est plaisir et douleur ». Nous rejoignons aussi ce que je disais à propos de la maladie : l'homme est bien et mal ; plus il se donne à l'un, plus il apprécie l'autre, et plus il harmonise les deux.

Notre société est malade et dégoûtée de tout les adolescents parce que les plaisirs ont fait éclater le corps en mille morceaux et parce que la peur de l'adversité rend tout facile, c'est à dire tout banal. Je rencontre chaque année des problèmes de plus en plus tragiques chez les jeunes : le drame est qu'on s'y habitue. Dès l'âge de quinze ans, les deux tiers des filles et des garçons ont déjà eu des rapports sexuels d'après les statistiques. J'ai la conviction que c'est la vérité, d'après ce que j'entends des uns et des autres. Il n'y a plus de limite au désir : il n'y a plus d'intérêt non plus à le satisfaire. L'homme ne se trouve que dans l'adversité : quand il ne lutte plus, quand le garçon ne cherche plus à conquérir, quand la fille ne cherche plus à attirer, quel plaisir peut-on avoir puisqu'il n'y a plus de victoire humaine, c'est à dire de dépassement, d'approfondissement et d'ouverture ? On veut cultiver la quantité de plaisirs, on tue alors la qualité du plaisir, c'est à dire la qualité physique de la vie.

Partis sur cette piste de la décadence, pourquoi s'arrêter ? L'homosexualité semble la seule nouveauté où on peut avoir en même temps l'impression d'une conquête et en même temps pas les risques de l'adversité masculine - féminine, elle semble pouvoir donner à la fois des plaisirs plus originaux et pas l'affrontement de la différence : on s'y jette donc à « corps perdu » ; l'expression dit bien ce qu'elle veut dire : on y perd son corps, c'est à dire sa possibilité de vivre en homme transcendant, mûr, ouvert sur l'autre. A partir du moment où l'on prêche une philosophie du corps, on ne peut pas accepter l'homosexualité : il faut devenir humainement ce que l'on est physiquement. Je sais que dans certains cas les limites sexuelles ne sont pas évidentes, mais la noblesse de l'homme et le tragique de sa grandeur c'est de buter contre ces limites, non de les briser ou de les ignorer : quand les limites ne sont pas évidentes, il faut donc les construire. C'est comme la loi : quand il n'y a plus de loi il n'y a plus de vie sociale car le plus fort écrase le plus faible. Quand il n'y a plus de limite sexuelle, il n'y a plus de vie sexuelle car le plus fort impose ses désirs aux plus faibles, et tout le monde tombe dans la banalité du chaos. L'ennui remplace le plaisir, la morosité remplace la fête, il n'y a plus de mouvement affectif, il n'y a plus de communion ni de bonheur familial et social.

V – Engagement et avenir de l'homme.

La crise de la société se manifeste entre autres dans la perte du sens de l'engagement. S'engager envers un homme, une femme, une communauté, suppose non une volonté aveugle qui brûle son avenir mais une liberté confiante. L'engagement suppose non une folie d'inconscient mais une liberté sûre d'elle-même comme le champion est sûr de lui. Seulement pour avoir

cette confiance en soi il faut déjà avoir trouvé dans le présent ce qu'on veut cultiver dans le futur : la transcendance, la maturité et l'ouverture.

S'engager ce n'est pas aller chercher l'imprévisible, c'est cultiver ce qu'on a déjà trouvé, c'est creuser plus haut, plus profond, plus large dans l'infini accueilli, la solitude ressentie et l'ouverture aimante. Dès lors l'avenir ne fait plus peur : on l'anticipe, on le contrôle, on le construit, on fait de sa vie une histoire, non une fatalité. C'est le premier sens de l'engagement : vouloir construire son histoire. D'autre part, l'avenir n'est plus illimité, rêvé, mais balisé par un cadre, une institution, un corps : le corps d'un époux ou d'une épouse, le corps d'une communauté ou la structure d'une société. En butant contre cette adversité, celui qui s'engage sera obligé de vivre plus en hauteur, plus en profondeur, et plus en communion. Il connaîtra l'état de grâce, la présence humaine, et l'amour des autres, il vivra toujours plus à fond, il s'élèvera, s'approfondira, se donnera toujours plus. C'est le deuxième sens de l'engagement : se donner des conditions physiques, des limites pour devenir plus homme de l'intérieur.

L'homme qui s'engage, ressemble donc au champion qui prend le départ d'une course : il est sûr de lui parce qu'il sait ce qu'il vaut, ce qu'il va faire, ce qu'il va trouver : il part donc. Mais en même temps il ne se fait pas d'illusion : pour donner le meilleur de lui-même, il a besoin de respecter les règles du jeu, il a besoin d'un cadre, d'une ambiance, et il a besoin d'adversaires qui le forceront à aller plus loin. Il part donc avec les autres et dans les mêmes conditions, le même corps commun et la même adversité.

S'il y a une crise de l'engagement dans notre société, c'est parce qu'on n'a plus de volonté pour anticiper l'avenir, et c'est parce qu'on n'a plus le goût de l'adversité pour épanouir son corps et changer sa vie. Du coup, on perd tout, même le plaisir, qui est un instant d'éternité, c'est à dire un moment où l'histoire de l'infini, l'histoire personnelle et l'histoire des autres s'harmonisent en un seul corps.

VI – Méditation.

Engagement.

Tu hésites, tu doutes, tu as peur : pourquoi donc es-tu au départ si ce n'est pas pour courir ?

Tu t'échauffes, tu trottines, tu te sens mal, n'as-tu pas tendance à trop t'écouter, à trouver des excuses peut-être ?

Tu regardes les autres : ils sont crispés ou détendus, ils ont l'air mieux ou pire que toi. A quoi cela sert-il d'épier tes adversaires ?

Non, n'hésite pas, comme d'habitude jette-toi dans la course sans regarder derrière ou par côtés, sans demander pourquoi tu es là, ni comment tu vas finir.

Vous voilà tous aux ordres du starter...

Libre, oui tu es libre parce qu'une fois de plus tu as osé ! Et vous vous envolés sans plus rien imaginer. Incroyable mais vrai : le troupeau des coureurs t'emporte dans son rythme, tu t'accroches, tu tiens, tout change et tout s'éclaire. Peut-être même que... oui l'espoir d'arriver devient l'espérance de gagner. C'est dur mais l'infini vient à toi et souffle dans ton cœur : tu accélères,

tu serres les dents, tes jambes deviennent souples, ta volonté ne sent plus aucune résistance trop rebelle, ton corps se libère. Déjà là-bas la ligne d'arrivée ! Tu tentes le tout pour le tout, ce sont les derniers mètres, tu pousses ton dernier cri dans un ultime coup de rein : c'est un cri de victoire. Et mille mains te saisissent et te félicitent : vous avez gagné ensemble la course de la vie.

VII – Engagement, espérance et fidélité.

L'engagement suppose la confiance en l'avenir, c'est à dire l'espérance. Mais l'espérance n'est pas un rêve, elle est anticipation de l'avenir qu'on porte en germe en son corps ; elle est construction commune avec les autres qui sont déjà en nous ou avec nous dans la même course. Du coup l'espérance engendre la fidélité. En effet, la fidélité n'est pas fixisme, regard en arrière, conservation d'un acquis. La fidélité est une dynamique entre deux contraires : le passé comme point de départ, l'avenir comme but de l'arrivée. La fidélité est à la vie ce que la course est au champion : elle est tension vers l'avenir, le but, et cette tension crée le progrès. Plus le champion est motivé par le but, plus il est sûr de la victoire et plus il est fidèle à ce qu'il est. Plus l'homme engagé est sûr d'arriver, sûr de grandir et de faire grandir et plus il est fidèle à lui et aux autres, plus il humanise son être et son monde.

Pour être fidèle, il faut donc vouloir arriver et espérer gagner : la fidélité est le fruit de la volonté qui affronte l'avenir et celui des autres, elle est un corps qui grandit, une course qui va vers la victoire.

Je m'étonne toujours quand je vois des couples ou des religieux se dire : nous ne savons pas si nous serons fidèles. Il ne s'agit pas de savoir mais de vouloir : dès lors que l'espérance est greffée sur une volonté, elle fait naître, elle engendre la fidélité. Le champion ne se demande pas s'il va arriver, il se dit : j'arriverai, je veux gagner. L'espérance engendre la fidélité parce qu'elle est le fruit de cette volonté non du rêve ou de l'intelligence, comme la « motivation » chez les champions est le fruit de leur volonté de gagner, non de leur idée de la course. Si on demande au champion comment il va faire pour gagner, il dira : « je n'en sais rien, je n'ai aucune idée de la course, je verrai ». Par contre il ajoutera : « tout ce que je sais, c'est que je veux arriver, gagner si c'est possible, faire le maximum en tout cas ».

VIII – Engagement, célibat et mariage.

Je défends le célibat des religieux et même des prêtres : ils révèlent aux hommes et surtout à la société décadente d'aujourd'hui que même le plaisir ou l'espérance familiale et sociale sont un fruit d'un dépassement et non d'un laisser-aller aux instincts faciles. L'engagement dans le célibat manifeste que l'essentiel de la sexualité est au bout du chemin : dans l'infini qu'on accueille, dans la présence qu'on devient, dans la qualité des relations qu'on vit.

Vivre le célibat c'est être sur le plan de la sexualité ce que les champions sont sur le plan de l'agressivité : une révélation physique de l'état de grâce, de la solitude fondamentale, et du rayonnement sur les autres. S'engager dans le célibat ce n'est pas fuir la sexualité c'est la vivre selon la loi de l'adversité :

lui dire « non » pour qu'elle nous élève vers la sensation de l'absolu, le mûrissement de notre personnalité et l'ouverture aimante sur tous sans exclusivité. Le célibat est donc un état de grâce, un refus consenti, une relation ouverte.

Entre le mariage et le célibat, il y a encore la loi de l'adversité et cela crée une dynamique dans la société et dans l'église : entre le oui des couples et le non des célibataires, il y a un mouvement qui permet de vivre une vie humaine qui s'épanouit dans toutes ses dimensions. Il n'y a pas supériorité des uns sur les autres, il y a une concurrence qui s'appelle la course au bonheur, ne supprimons pas cette compétition exaltante qui humanise et divinise le plaisir de l'élan vital.

Beaucoup doutent de la possibilité de vivre le célibat consacré : « Comment faites-vous ? Je crois que vous vous débrouillez autrement ! ». Les questions sont directes dans les milieux sportifs. Je réponds personnellement que ce n'est pas étonnant : à partir du moment où un champion se transcende jusqu'à l'état de grâce et transforme son agressivité en sensation d'absolu, pourquoi certains hommes et certaines femmes ne transcenderaient-ils pas leur sexualité en sensation de plénitude, en intensité de vie et en rayonnement d'amour ? Le célibat consacré est donc « l'état de grâce » sexuel, un état où la grâce d'en-haut vient habiter même le désir humain.

Bien sûr il faudrait pour le prouver réellement que la vie des célibataires soit au-delà non en-deçà de la sexualité, au-delà du corps non dans la fuite du corps. Trop de religieux sont dans un état de vieux garçon non de grâce, dans une solitude morbide ou gamine, non profonde et adulte ; et puis surtout leur ouverture sur les autres est figée, paralysée dans une incapacité totale de contact, de relation, de fête avec les hommes. Enfin leur espérance n'est pas une dynamique : ils « conservent » le célibat, ils ne gagnent pas dans la course au bonheur côte à côte avec les gens mariés. La douleur de leur « non » n'affronte plus joyeusement le plaisir du « oui » des gens mariés et l'avenir de tous.

Autrement dit, ils ne se laissent plus emporter par l'espérance et la fidélité à l'avenir, par la joie qui sublimera un jour plaisir et douleur en une même harmonie, celle du corps ressuscité à l'arrivée de notre histoire :

« En vérité si nous étions sûrs, absolument sûrs de survivre, nous ne pourrions plus penser à autre chose : les plaisirs subsisteraient, mais ternes et décolorés, parce que leur intensité n'était que l'attention que nous fixions sur eux. Le plaisir serait éclipsé par la joie.

Joie serait en effet la simplicité de vie que propagerait dans le monde une intuition mystique diffusée, joie encore celle qui suivrait automatiquement une vision d'au-delà »*

IX – La double adversité dans l'église.

Quel avenir pour la femme et la famille dans l'église ?

Je pense que comme dans la société la famille est la cellule de base du renouveau de l'église à condition que cette famille s'élargisse aux dimensions d'une communauté familiale. Sans ce soutien et cette ouverture mutuels des

*Bergson – *Les Deux Sources*.

familles, il n'y aura plus d'éducation chrétienne possible, donc plus d'avenir pour la foi.

Mais en attendant cela, même les communautés actuelles, des paroisses par exemple, sombreront de plus en plus dans l'ennui et la décrépitude. Les prêtres continueront à se désespérer avec raisons.

Par contre, et c'est mon expérience, quand des familles se regroupent et font un «front commun», quand elles vivent ensemble l'adversité d'opinions et d'âges, et l'ouverture qui engage, tout devient dynamique, vivant, et on se met à espérer. L'église qui semblait mourir devient vivante, trop peut-être ; une vitalité débordante devient parfois bruyante et désordonnée dans les jeunes communautés. C'est ce qu'on appelle «l'ambiance» : quand elle est source d'espérance, pourquoi la contrôler outre mesure ?

On peut appliquer les trois dimensions de la vie sportive des champions à l'éducation chrétienne : la formation à l'adversité, c'est l'éducation à la foi humaine, base de tout le reste, comme je l'ai dit auparavant. La formation à la solitude, c'est l'éducation à la réflexion et à la prière personnelles. La formation à la relation, c'est l'éducation communautaire, l'ambiance, le bain sans lesquels les deux premières dimensions ne sont pas vivables. En effet, et c'est l'expérience de tous les responsables de jeunes, sans groupe vivant, les jeunes désertent nos réunions.

Mon expérience auprès des adolescents et de leurs familles pour faire vivre ces trois dimensions de la vie humaine et chrétienne m'a révélé que le prêtre ne pouvait plus être seul à construire l'église ni les célibataires à témoigner.

En effet, parce que le prêtre est un homme, il a tendance à être le père qui dit non, qui exige, qui affronte : or, avec les jeunes, il faut aussi être accueil, disponibilité, communion, autant de qualités plus féminines à mon avis. D'autre part, parce qu'il est célibataire, il a aussi tendance à ne pas comprendre réellement les jeunes qui veulent vivre leur sexualité en hommes et en femmes non en religieux consacrés. Les laïcs sont donc plus significatifs des projets des jeunes. Je prêche donc dans l'église une double adversité : hommes - femmes d'une part et religieux - laïcs d'autre part.

Une question très actuelle se pose alors : la prêtre est homme et religieux, ne pourrait-il pas être une femme ou quelqu'un de marié ?

Personnellement, je dirais ce que je dis toujours à propos de la vérité : elle jaillira de l'histoire, non d'élucubrations conceptuelles ; elle naîtra de l'affrontement concret et vivant de points de vue enracinés dans des expériences en cours.

En attendant, mon point de vue personnel, qui reflète mon expérience, est assez traditionnel : si dans la logique de ma thèse, être apôtre c'est avant tout être adversaire des hommes au nom de Dieu, qui vient d'en haut convertir, changer la vie des hommes, je ne crois pas que ce serait un progrès pour la femme d'être prêtre. Sa vocation me semble plus se trouver dans l'amélioration des relations et dans l'humanisation de l'église trop virile et trop doloriste parfois, j'en conviens. Je vois donc la femme plutôt dans le service diaconal, c'est à dire dans la disponibilité, l'ouverture, l'affection, donc l'amélioration de l'ambiance communautaire. N'y avait-il pas dans les premiers temps de l'église des «diaconesses» ?

Ce service ne serait pas inférieur à celui du prêtre, il serait le deuxième pôle de l'adversité au niveau des responsabilités religieuses, ce serait une

condition de la dynamique de l'autorité dans l'église. Cette dynamique n'est-elle pas celle de la famille où l'homme et la femme ont l'autorité ensemble sans confondre leur rôle ou leur vocation propre ?

Quant au mariage des prêtres, je me demande aussi si ce serait tellement un progrès. Je suis personnellement défenseur du célibat religieux et de son lien avec le sacerdoce parce que sans cela le prêtre risque d'annoncer ce qu'il ne vit pas : il risque d'être un fonctionnaire faisant un métier et ne répondant plus à une vocation de transcendance, de solitude, d'ouverture totale. Si être apôtre veut dire annoncer un dieu adversaire et concurrent de l'homme, un dieu qui exige le corps à corps avec lui pour une vie nouvelle, alors être prêtre veut dire aussi être apôtre avec son corps, avec son agressivité et sa sexualité transcendées, approfondies, ouvertes à tous. Je maintiens donc le lien entre sacerdoce et célibat.

Par contre je crois que des hommes mariés pourront accéder à des responsabilités autrefois réservées au prêtre, par exemple la présidence d'une communauté chrétienne. J'imagine volontiers un avenir où de nombreuses communautés locales seront organisées, animées, gouvernées par des hommes mariés, le prêtre étant comme aux origines l'apôtre consacré, faisant le lien entre toutes ces cellules d'église. Nous aurions alors une nouvelle dynamique grâce à l'adversité entre ces présidents mariés et les prêtres consacrés, et entre les petites communautés locales et l'église universelle dont le prêtre est le signe vivant. Ma perspective est donc une fois de plus de ne pas tout confondre au nom d'une pseudo-charité qui n'est qu'un retour au chaos et à la masse informe. Je propose d'organiser un peu mieux le troupeau, donc une «nouvelle pastorale» plus dynamique : c'est aussi cela la pastorale des champions dans l'église.

X – Méditation.

Qui es-tu ?

Tu es peut-être comme une vie qu'on choisit de préférence à tout.
 Tu es peut-être comme l'enfant qui sourit pendant que la foule crie.
 Tu es peut-être l'amour que l'on offre quand ensemble on s'arrête.
 Tu es peut-être l'autre que l'on préfère à l'image de soi.
 Tu es peut-être l'harmonie qui fait chanter nos vies.
 Tu es peut-être l'union qui ouvre nos solitudes.
 Tu es peut-être l'avenir qui nous donne la force de marcher.
 Tu es peut-être l'espérance qui nous arrache à nos peurs.
 Tu es... tu es tout cela... tu es la course, tu es la vie, et tu es plus encore.
 Emmène-moi, emmène-nous, Conduis-nous là-haut sur la montagne où le soleil brille et d'où descend un univers nouveau.

CHAPITRE XII

Pierrot CARRAZ
Le regard objectif de la vraie science – L'œil du chronomètre.

I – La science et la vie.

Un champ de course est souvent un champ d'amitié, ce n'est jamais pour autant un lieu où règne l'à peu près. Nous avons beau dire, beau faire, beau penser, beau rêver, quand nous passons la ligne d'arrivée, le chronomètre fixe à jamais pour nous sa manière de voir la course. Et nous ne saurions l'oublier.

A Aix-les-Bains, Monsieur «Chronomètre» c'est Pierrot Carraz. Serait-il ce regard objectif qui nous transforme en un corps mesuré, en un temps calculé, en un «ça» figé ? Ne détruit-il pas tout le bonheur de courir «pour rien, pour le plaisir» ?

Cette expression est souvent utilisée par les amateurs de courses sur route, qui fuient les stades devenus justement ce lieu où toute la joie de vivre se paralyse sous des regards qui nous réduisent à notre performance ? Je crois que c'est une erreur de dire que nous courons pour rien : nous ressentons toujours un mieux vivre, un mieux être, il faudrait donc dire plutôt : «nous courons gratuitement», c'est à dire sans chercher de gain à l'extérieur de nous-mêmes, dans l'argent, la gloriole, les applaudissements ou autres manières de mal payer l'effort humain. Quant à la formule «pour le plaisir», je crois qu'elle ne révèle pas la caractéristique du vrai champion puisqu'il cherche la «sensation» mais à travers la souffrance dépassée. Le plaisir est réservé à ceux qui réduisent le sport à une promenade de santé. Pour éviter de transformer la compétition en simple détente ou loisir de la sorte, il faut un «Monsieur Chronomètre».

Avec Pierrot, pas question de faire de la poésie à travers champs : il faut améliorer nos «temps». Ce spécialiste du sprint nous apprend à tout préparer, tout prévoir, tout travailler, jusqu'au moindre muscle et à la moindre foulée. Il ne cherche pas à tout expliquer rationnellement, ce serait de la fausse science : il cherche à tout comprendre, c'est à dire à tout intégrer dans un ensemble, à replacer chaque membre dans un corps vivant. Parfois, c'est vrai,

surtout pour les coureurs de fond, c'est pénible de faire ces analyses et nous avons l'impression qu'elles sont inutiles. Apprendre à bien nous placer, à allonger notre foulée, à tirer sur nos bras est nécessaire pour une petite course, mais lorsque dans un cross nous sommes à fond au bout du quatrième kilomètre, nous ne pensons plus à rien ; tout ce que nous avons appris est oublié, à moins que ce ne soit devenu un réflexe.

Quand un champion est arrivé au bout d'années de travail à perfectionner jusqu'au moindre détail, ses courses deviennent une œuvre d'art, tout semble harmonieux. On dit alors de lui : «il court comme une machine bien huilée». Le mot machine ne semble pas tellement heureux ; pourtant il veut précisément dire que tous les réflexes sont synchronisés. Dès lors, ce qui pourrait faire penser à une déshumanisation est une libération. Au nom d'une fausse poésie, beaucoup aujourd'hui condamne la machine ; quand elle libère l'homme pourquoi nous en plaindre ? J'irais même jusqu'à dire qu'elle est un modèle pour la civilisation du champion. Elle révèle en effet que rien ne doit être «improvisé» ou «spontané». La bonté ou la beauté naturelles n'existent pas en sport ; fini le temps de Jean-Jacques Rousseau et du romantisme. Beaucoup de gens se sentent mal dans leur peau aujourd'hui parce qu'ils se sentent en désaccord avec une civilisation de la machine qui va trop vite ; elle impose un rythme qui fait craquer les nerfs ou qui déphase les habitués de la nature, de la qualité de vie, du train-train quotidien. Devant une telle situation, ou on fuit : c'est de la paresse, de la lâcheté, et les solutions ne sont pas apportées ; ou bien alors on s'adapte, c'est à dire qu'on met son corps au diapason de cette civilisation de la machine. Dans ce cas, par le sport, ce qui semblait un esclavage, une soumission à la technique, devient une libération. Le sport de compétition permet à notre corps de prolonger aujourd'hui d'une manière vivante une nature entre les mains de la technique.

Sans le sport, la science retombe dans ce que j'ai condamné plus haut : l'analyse destructrice, l'explication qui anéantit tout, le raisonnement qui paralyse le mouvement. Quand nous faisons du sport et que nous mettons la science à l'intérieur de notre passion non à l'extérieur, au cœur de notre volonté non dans notre froide raison, au sein de nos corps vivants non dans nos têtes pensantes, quand ainsi la science devient moyen relatif et non le critère absolu, alors elle rend service, elle nous situe par rapport au monde technique et à la civilisation de la machine.

Dans son livre «Le bonheur en plus», François de Closets analyse bien le sens traditionnel des «outils» remplacés aujourd'hui par des «machines» devenues apparemment complètement étrangères à l'homme son maître. Entre le paysan d'hier et ses outils, sa fourche, sa hache, sa faux, il y avait une connivence parce que l'outil prolongeait le corps du paysan et que celui-ci lui imposait son rythme de travail. Maintenant c'est la machine qui impose le sien au travailleur ; pour retrouver le même rythme, la même longueur d'onde, la même connivence, il faut que le travailleur retrouve en son corps le rythme des machines sinon celles-ci lui feront peur, elles seront étrangères et menaçantes comme autrefois le tonnerre et la foudre étaient des menaces ennemies pour le primitif. François de Closets ne va pas jusque là parce que pour lui l'outil technique n'est plus qu'un instrument et non un signe ou un symbole comme autrefois : dès lors le bonheur du travailleur vole en éclats. Avant, dit François de Closets, quand le paysan prenait ses outils, il ne voyait pas en eux un moyen de production mais toute une vie passée avec eux : un certain

style de travail, un certain art de vivre, une qualité de relations, l'instrument était un symbole, il portait une chaleur, il mettait en présence d'une vie, c'était cela «l'outil».

Pour ma part, je crois que l'outil était le corps prolongé du travailleur d'autrefois et en même temps son unité avec la nature, c'était en quelque sorte le trait d'union entre un homme et l'univers, son mariage avec un monde en mouvement où tous deux avançaient au même rythme : pas à pas.

Maintenant pour retrouver cette connivence d'amour, ce mariage de vie, il faut accepter la main que nous tend la civilisation de la machine et lui offrir un corps à sa mesure, c'est à dire à la mesure d'un cœur qui bat plus vite. Le sport, et le sport de compétition notamment, renouvelle l'alliance physique entre le monde et l'homme en un temps où la raison qui calcule peut servir l'amour qui se dépasse. Je dirais donc que le bonheur dans une civilisation de la machine n'est pas en plus, mais au-dedans de l'homme et de son corps à condition qu'il prenne les moyens de bâtir cette nouvelle harmonie.

Dans cette perspective, sport et maladie trouvent un nouvel accord, aussi paradoxal que cela puisse paraître. En effet, un sportif qui s'entraîne doit «prendre conscience» des plus infimes parties de son être et les développer une à une : il travaille tel muscle, il apprend telle fraction de mouvement, il assouplit tel autre muscle, et quand il s'élance tout s'adapte ou se réadapte pour un progrès nouveau de sa vie.

Mais pour arriver à ces réflexes novateurs il faut passer par la «prise de conscience», c'est à dire la réflexion, la concentration et le travail sur une toute petite partie de soi. Il lui arrive alors de découvrir ce à quoi il ne faisait nulle attention jusqu'alors, comme le malade. Nous avons eu tous cette expérience au cours d'une maladie : «je n'avais pas remarqué que j'avais tel rythme cardiaque, tel fibre musculaire, tel tendon, tel muscle, telle faiblesse, ou telle force : il faut que je sois malade pour me rendre compte».

Il faut souvent avoir mal pour remarquer et apprécier la richesse de la vie : «on ne sait pas la chance qu'on a quand on est en bonne santé» disent tous les malades, pour faire remarquer aux bien-portants qu'ils vivent sans avoir conscience de leur corps. Le travail du champion rejoint en positif l'expérience négative du malade : elle rend «conscient».

Etre conscient est aussi un grand problème philosophique : pas de conscience humaine sans conscience d'exister en homme. Or, jusqu'à présent être homme voulait dire «penser». Ceux qui pensaient plus avaient plus conscience d'exister. Les champions nous apprennent qu'une conscience plus aigüe de nous-mêmes peut se forger dans l'exercice physique systématique : c'est la conscience physique qui remplace ou fait progresser la conscience intellectuelle. Cette conscience physique n'est plus seulement un savoir, c'est un pouvoir, une force, c'est la capacité de «concentration».

Avant une grande course, nous nous «concentrons». Quel long apprentissage avant de parvenir à cette qualité humaine nouvelle ! Comme nous vivons dispersés, volatilisés tant que nous n'avons pas fait cette expérience et suivi cette formation !

Nous concentrer, c'est fixer notre pensée et notre volonté sur un seul objectif, par exemple la course du lendemain, ou au cours de l'hiver, le championnat de France. Dès lors pendant ce laps de temps, toutes nos forces se recueillent et se ramassent en vue de ce but exclusif, quitte à paraître «absents» aux yeux des profanes qui nous côtoient. La concentration n'est pas seulement

une manière d'exister plus intensément mais aussi de faire exister : par elle nous donnons une importance accrue à un événement qui mobilise ainsi toutes nos énergies. C'est un véritable pouvoir créateur : nous construisons par avance telle course, celle-ci ne sera plus le fruit du hasard, elle sera notre œuvre, elle sera l'expression de nous-mêmes. Par la concentration nous l'avons inventée, préparée, «conçue» en nous avant de la faire naître le jour «J». Une course ne doit pas être le fruit du hasard, de la «spontanéité», de la fatalité : elle doit être notre œuvre, un enfantement de nos corps, nous devons la porter en nous plutôt que de l'attendre de conditions extérieures aléatoires.

Cela ne veut pas dire que l'avenir est complètement entre les mains du pouvoir créateur du champion : il y a toujours l'imprévisible. Je ferais donc une distinction entre les «conditions», qui restent maîtrisables par l'homme, et la «cause» qui se situe à un niveau qui dépasse les meilleures préparations possibles. La «cause» c'est le domaine de Dieu, c'est à dire d'un autre niveau d'action, celui qui fait jaillir l'état de grâce, celui que l'homme attend sans pouvoir le commander à volonté.

La grandeur de l'homme c'est de pouvoir maîtriser au mieux son avenir, c'est à dire de se mettre en «condition». La science, l'art de se concentrer, l'expérience sont autant d'aides précieuses pour servir l'homme dans la maîtrise de sa vie future. Mais malgré tout, la vie est plus riche que tous ces moyens de l'améliorer et elle restera toujours ouverte à une cause non maîtrisable que la raison humaine ne peut pas saisir, et que la volonté ne peut pas commander. Le plus grand des champions dira toujours : «j'ai tout fait pour gagner... mais on verra bien !»

II – La science et la vie spirituelle.

En m'apprenant la concentration pour réussir mes courses, les champions m'ont changé ma manière de vivre et notamment ma façon de travailler. Je ne peux plus travailler à l'aveuglette, en faisant confiance exclusivement au hasard ou à l'imprévu : il me faut être «sérieux» c'est à dire planifier ma progression sur une année scolaire par exemple. Je ne peux plus faire tout selon «l'instinct» primitif de ceux qui mettent leurs activités sur le même plan sans se donner des priorités, des paliers à franchir, des étapes d'évolution et enfin un but précis dépassant les autres relatifs. De même qu'en course à pied, nous avons un plan d'entraînement pour être au mieux de la forme en février par exemple, de même sur le plan de l'éducation des jeunes, j'essaie de «concentrer» les forces sur un camp d'été ou la célébration de la quinzaine ou tel rassemblement : il faut à tout prix que les jeunes se sentent «conduits». Ils ne suivront pas forcément mais auront des points de repère, des chemins, à partir desquels ils pourront eux-mêmes inventer les leurs sans rester dans l'impression de vague fumeux qu'on leur laisse trop souvent et qui accentue leur malaise sous prétexte de leur donner de l'initiative. L'initiative se prend en butant contre une donnée de départ : «Le jeune se pose en s'opposant», la formule est bien connue.

Sur le plan religieux, la liturgie était et devrait être une sorte de plan spirituel sur une année de vie commune entre croyants : les types d'efforts de conversion demandés à l'occasion de Noël ne sont pas les mêmes que ceux du carême ou de Pentecôte.

Là aussi il faut changer carrément de mentalité. Nous avons encore sur le plan religieux une mentalité «cyclique», c'est à dire une mentalité primitive, la mentalité des hommes avant l'histoire, la mentalité d'une époque où l'on pensait que tout revenait périodiquement sans aucune progression. Beaucoup de chrétiens fêtent encore Noël, Pâques, Pentecôte comme de simples anniversaires qui répètent les faits passés sans conséquence vitale pour aujourd'hui : c'est pour eux «l'éternel retour des choses». Pour éviter cette stagnation primitive, il faut faire des efforts, il faut travailler la condition spirituelle comme les champions travaillent la condition physique. Je regrette le temps de saint François de Sales et de ses moyens précis pour progresser dans la «vie dévote», je regrette surtout celui de saint Ignace de Loyola qui prêchait les «exercices spirituels» comme on prêche aujourd'hui les exercices physiques. Pour que nos fêtes liturgiques ne soient pas seulement de simples souvenirs mais l'accueil de fruits nouveaux de la vie spirituelle, il faut planifier personnellement et collectivement la démarche chrétienne. Bien sûr, Dieu reste la cause et le maître de ses dons, mais jamais ceux-ci ne tomberont du ciel, ils jailliront de notre être préparé. Je repense à la parabole du semeur : le semeur sème mais la parole est inefficace si le champ n'est pas bien labouré. L'action de l'homme est donc dans le temps de la préparation et dans celui de l'attente active qui veille à ce que tout se déroule bien pendant le déroulement de l'année. L'année du paysan est planifiée par la nature, les fruits n'arrivent pas n'importe quand ni n'importe comment.

A ceux qui cherchent une vie spirituelle féconde, je dis donc : «n'attendez pas qu'elle tombe de votre raison qui brasse des idées ; n'attendez pas qu'elle vienne comme un mal de tête ; n'attendez pas qu'elle arrive comme une étrangère. Demandez, frappez, travaillez, préparez-vous, planifiez vos vies, construisez votre histoire personnelle, redoublez d'efforts spirituels avec vos concurrents chrétiens : alors vous verrez la porte s'ouvrir et l'arbre porter des fruits le moment venu... Ne faites pas comme les paresseux qui attendent les vendanges sans tailler, labourer, attacher, soigner leur vigne aux époques programmées par la nature. Rien d'étonnant si vous obtenez au bout d'une année passée à la légère, un vin mauvais et amer».

Ainsi donc la vie spirituelle ne doit pas être un état sauvage du croyant mais un état préparé, travaillé, et ouvert au don imprévu mais attendu sérieusement.

III — Le souvenir et la mémoire.

La liturgie et l'année chrétienne se vivent selon un plan de progression pour éviter d'en rester à une mentalité cyclique. Mais évidemment il ne faut pas oublier les faits passés : il faut célébrer les anniversaires ! Seulement il faut distinguer le «souvenir» et la «mémoire» de ce passé. Le souvenir replonge dans le passé, essaie d'être «objectif», d'atteindre le fait sûr, c'est à dire le fait mort : quel intérêt à cette démarche ? Peu m'importe que Jésus naisse en l'an 0 ou en l'an - 7, que les disciples soient appelés au bord du lac de Tibériade brutalement ou progressivement et à travers le cheminement de plusieurs années de vie commune avec le Christ. Ces souvenirs historiques sont relativement peu importants. Ce qui est important pour moi, par contre, c'est la «mémoire» de ces événements, c'est à dire leur actualisation, leur manière de changer ma vie aujourd'hui, c'est l'intégration de ce passé à mon évolution

actuelle. Faire mémoire, c'est donc trouver mes racines non mon passé flétri, c'est même trouver plus que mes racines : la sève qui continue de m'alimenter comme elle alimentait les premiers témoins. Dès lors ma mémoire trouve ce qu'elle cherche non en dehors de moi, à l'extérieur de mon histoire, mais en moi, en mon corps, en ma propre histoire. Mémoire et tradition vont donc ensemble. Pour être fidèle au passé de l'église, il faut retrouver non l'assimilation extérieure aux formes imaginées comme séculaires mais le dynamisme interne de la sève qui a alimenté l'arbre pendant des siècles. Seulement la sève produit du nouveau, de nouveaux fruits, et non le souvenir de l'arbre d'hier devenu mort. La fidélité à la tradition est donc en avant, dans la nouveauté produite grâce à l'enracinement traditionnel, et en l'homme vivant, dans la sève qui l'anime encore et de plus en plus. Faire mémoire, c'est donc faire un double mouvement d'alimentation traditionnelle et de production nouvelle. Il n'est donc pas contradictoire de dire que la liturgie doit célébrer les nouveaux fruits spirituels et en même temps faire mémoire du passé mais il est essentiel de dire que ce qui importe est la nouveauté, fille d'une fidélité vivante.

L'exemple de la vie sportive peut mieux faire comprendre encore : quand un champion gagne une course, il fait « mémoire », il rassemble tous les entraînements passés en une production nouvelle ouverte à l'imprévu de l'état de grâce. Il ne répète pas, ne recommence pas ce qu'il a fait, il ne s'en souvient même pas avec sa tête : il intègre tout le travail passé en une course nouvelle. Son corps est une mémoire vivante. Quand il gagne il peut dire « voici mon corps, ma course victorieuse », c'est synonyme de « voici ma mémoire, toute mon histoire concentrée dans ces fruits nouveaux d'une nouvelle victoire ». Ce faisant, il est réellement fidèle à toute la tradition sportive : il ne se souvient pas des exploits de ses prédécesseurs, il ne les connaît même peut-être pas ; mais il laisse jaillir en lui le même élan vital qui les animait, il est donc fidèle à leur passé en faisant revivre en lui ce qui les a animés eux, autrefois. L'unité entre le passé et le présent est donc celle qui fait tendre vers l'avenir et les fruits nouveaux, elle est mémoire, histoire et évolution nouvelle à la fois.

Finis donc le temps où l'on parlait du « cycle liturgique », il faut maintenant parler de l'histoire liturgique et de l'évolution spirituelle.

Ainsi donc la science, la vie physique, et la vie spirituelle peuvent très bien s'harmoniser dans l'élan vital de ceux qui se dépassent et continuent la véritable histoire : celle de l'évolution humaine globale.

IV – Méditation.

Le souvenir et la mémoire.

L'enfant a de la mémoire, mais il n'a pas de souvenir.

Le vieillard a des souvenirs, mais il perd la mémoire.

L'adolescent n'a ni souvenir, car il s'en moque, ni mémoire, car il vit l'instant présent.

Le jeune se demande où est la mémoire qui fait revivre le passé véritable en ouvrant un nouvel avenir.

L'adulte est emporté par la mémoire du monde, mais il ne prend pas le temps de se souvenir.

L'homme mûr se souvient assez pour faire mémoire du passé en inventant l'avenir du monde.

L'avenir est donc mémoire du futur.

V – La science, le temps et l'éternité.

La science et la technique nous apprennent donc à vivre « sérieusement » et « historiquement », c'est à dire avec des méthodes rigoureuses et des plans de progression. Les résultats ne sont pas toujours au rendez-vous, mais le sont-ils souvent sur le plan sportif ? Rarement les champions font ce qu'ils espéraient, leur travail est rarement « payé », pourtant ils continuent.

Contrairement à toute attente, la science n'apporte pas l'exaltation de l'homme qui bat des records, elle apporte plutôt l'humilité d'une performance toujours en-dessous de l'attente espérée. L'humilité des champions, c'est le chronomètre. On a beau s'entraîner, se sentir bien, se croire le meilleur : la réponse effective s'inscrit sur le cadran d'un chronomètre.

Je n'aime pas être mesuré, objectivé, réduit à un temps, à des minutes : il faut pourtant en tenir compte et m'en servir de leçon de modestie. Alors je fais une nouvelle synthèse : la science doit s'effacer devant la joie de courir et l'élan vital qui jaillit bien sûr, mais elle doit quand même être là pour rappeler les limites de l'homme et rabaisser son orgueil : il n'est pas illimité, il n'est pas divin. C'est ce que je n'aime pas chez les faux amateurs qui refusent la compétition : ils courent pour le plaisir, c'est bien. Mais quand ils ont la prétention de se comparer aux grands champions, je ne suis plus d'accord. Car leur comparaison n'est qu'un orgueil « démesuré », l'expression est significative : c'est un orgueil qui refuse la mesure de la limite. Le vrai champion ne rêve pas d'être illimité, il accepte le regard du chronomètre. Le temps inscrit sur le cadran lui rappelle qu'il est limité et que sa vie l'est aussi : il mourra un jour. Mais la vérité de sa destinée est donc à chercher dans cet espace qu'il y a entre lui et le temps limité de sa course et de sa vie.

L'éternité n'est pas, par conséquent, un temps qui vient après la mort, c'est l'appréciation du temps qui nous est mesuré. Le champion vit parfois un « instant d'éternité » quand sa joie éclate d'avoir ressenti l'absolu au moment où il faisait reculer ses limites mesurées par le chronomètre.

L'homme lui, entre dans l'éternité quand il atteint l'absolu en faisant reculer ses limites mesurées par le temps de sa vie. L'éternité est donc dans la façon de vivre non après la vie, dans le dépassement de la vie, non au-delà. Beaucoup de personnes vivent n'importe comment et disent : « quand nous serons vieux, nous penserons à l'éternité ». Grossière erreur ! Il ne s'agit pas de penser à l'au-delà quand on ne peut plus vivre : il s'agit de frapper aux portes de l'éternité maintenant en vivant plus à fond. L'éternité est une qualité de vie, la transcendance du temps, non ce qui le prolonge ou le continue. Un champion qui gagne savoure l'éternité cueillie dans la course. L'homme qui gagne l'éternité savourera le fruit de sa vie, non le produit de son imagination de l'au-delà.

VI – Méditation.**Le temps.**

Il y a ceux qui «ont» le temps : ils passent dans la vie, une fleur aux dents, le sourire aux lèvres, la tête dans les nuages : «on verra bien après».

L'heure sonne : il est trop tard !

Il y a ceux qui «n'ont jamais» le temps : ils courent, ils s'agitent, ils se précipitent, il s'énervent, ils s'excitent...

Le temps passe : ils n'ont rien vu !

Il y a ceux qui «mesurent» le temps : ils comptent, ils calculent, ils regardent, ils auscultent.

Les heures tournent : ils n'ont rien fait.

Il y a ceux qui «ont peur» du temps : ils n'ont pas de montre ni de chronomètre ni de cadran solaire.

Le temps arrive : ils ont fui avant.

Et il y a ceux qui remplissent «leur temps». Ils l'ont tellement compris qu'ils disent : «il est grand temps que je m'y mette». Ils l'ont tellement arrêté qu'ils chantent : «c'étaient des moments d'éternité». Ils l'ont tellement calculé qu'ils reconnaissent : «vite, que je m'améliore». Ils l'ont tellement aimé qu'ils attendent : «vivement l'éternité».

Le temps est là... l'éternité aussi.

VII – La limite du temps et l'ouverture de l'homme.

Le chronomètre et la technique scientifique nous rappellent des vérités philosophiques fondamentales : leurs mesures sont des «lois», des «limites objectives» contre lesquelles nous butons pour chercher autre chose : l'éternité, autre nom de l'infini mais en terme de temps et non plus d'espace cette fois.

C'est une autre manière de parler de l'adversité humaine et de l'adversité de Dieu. Le temps est adversaire de l'homme en contrecarrant son désir d'éternité : «tout le monde veut être dieu» disait déjà Malraux. Or, l'homme n'est pas un dieu éternel, il est corps mesuré.

Cette adversité du temps peut ouvrir à l'adversité de Dieu. Pour Blondel par exemple, l'homme est volonté «voulante», dynamisme tendant vers l'infini, et en même temps il est volonté «voulue», résultat limité, calculé, fini, j'ajouterais : chronométré et mesuré. Comme le résultat ne correspond jamais au dynamisme du départ, à la volonté de gagner l'infini, l'homme cherche toujours plus avant : quand atteindra-t-il l'infini ?

Par définition l'infini n'est pas à sa portée puisque lui, homme, est limité et donc à un autre niveau. Que faire ? Blondel voit deux solutions : ou mettre l'infini dans des choses limitées, c'est l'illusion de tous les incroyants ; ou s'ouvrir à l'infini de Dieu si celui-ci veut bien venir d'en-haut et par lui-même

combler notre attente : c'est l'ouverture de la foi. La vérité de l'homme est par suite dans cette attente d'un salut de Dieu venant vers l'homme.

Blondel critique la position des incroyants parce que c'est une illusion : ils croient tous à quelque chose, sinon ils ne vivraient plus ; mais ils mettent l'infini dans l'argent, le travail, le plaisir, l'histoire, l'homme, j'ajouterais le loisir, le sport, autant de choses limitées : ils ne connaîtront donc jamais le bonheur de l'absolu véritable.

Blondel défend par contre la position des croyants : ils veulent l'infini, alors ils l'attendent de celui qui l'est par définition : Dieu. Ne pouvant mettre la main sur plus fort qu'eux, ils l'attendent humblement : cette humilité est leur grandeur. Dans cette perspective, seules les religions «révélées» peuvent mériter notre attention, puisqu'elles seules respectent l'idée d'un dieu venant d'en-haut, combler l'attente ouverte de l'homme limité. Peu à peu, Blondel démontre que seul le christianisme est satisfaisant parce qu'il montre un dieu tellement près de l'homme et venant tellement à sa portée qu'il se fait lui-même homme, corps, histoire, vie : c'est «Jésus-Christ». Avec Jésus-Christ, l'infini reste l'infini tout en étant accessible aux hommes, voilà celui que la volonté voulante attendait.

Cette démonstration m'a toujours fasciné.

Pourtant Blondel risque de détruire tout le dynamisme de sa démonstration et de la vie puisque Dieu comble la volonté de l'homme : dès lors si l'homme est ainsi satisfait, il ne voudra plus aller de l'avant, il ne vivra plus, ne progressera plus, il mourra. Voilà pourquoi il faut prolonger la démonstration de Blondel en disant que l'homme a besoin de l'infini bien sûr mais d'un infini adversaire et concurrent. L'homme a besoin de quelqu'un qui vienne l'aider mais en le poussant au dépassement, en l'entraînant pas à pas vers le mieux, le plus haut, le plus fort : il a besoin d'adversaire parfait.

Tel est mon raisonnement. Mais l'expérience de la mesure chronométrée me fait aller encore plus loin : pour que la volonté de l'homme soit plus dynamique, il faut qu'elle ressente le décalage entre son désir au départ et le résultat à l'arrivée. Plus le résultat est décevant, plus le champion veut «remettre les choses au point», «se venger du sort», prouver qu'il vaut mieux.

Plus l'homme est déçu par ses résultats humains et spirituels, plus il voudra prouver qu'il est meilleur, plus il voudra chercher la grâce qui le rend meilleur. Dès lors l'homme a besoin d'un juge comme le champion a besoin d'une mesure. Dieu est donc le juge de l'homme et son jugement, nous dit saint Jean, n'est pas dans l'au-delà, mais dans l'histoire présente. Le jugement de Dieu, c'est la qualité de notre vie présente, notre capacité à entrer dans l'éternité maintenant. Ne rêvons plus d'un temps passé ou d'un temps futur, trouvons l'éternité de Dieu dans le jugement de nos vies, dans l'appréciation du bonheur que nous recueillons et recueillerons dans le dépassement physique et spirituel.

La science n'est pas le tout de l'homme, elle est sa mesure. Mais cette mesure ne fige pas l'homme, elle le renvoie à l'urgence de vivre maintenant. Elle ne tue pas le dynamisme, elle le féconde. Elle n'élimine pas Dieu, elle le rend nécessaire. En jugeant l'homme, elle en appelle même au jugement de Dieu. Science et foi peuvent faire bon ménage comme le champion et le croyant : ils nous parlent tous, en tout cas, d'une éternité à trouver dans la vie vécue à plein et sans peur de la mesure. Il est donc urgent de changer et d'enrichir notre vie physique, humaine et spirituelle.

VIII – Méditation.**La science.**

Tu n'es pas dans l'instrument qui décortique mais dans la joie qui unit.
 Tu n'es pas dans l'instrument qui mesure, mais dans le résultat qui évalue.
 Tu n'es pas dans le regard qui critique et fige, mais dans l'appel à progresser et dans l'encouragement à mieux faire.

Tu n'es pas dans le juge qui condamne mais dans la perfection nouvelle qu'il propose.

Tu n'es pas un temps : tu es une référence.

Tu n'es pas un absolu : tu conduis à l'absolu.

Tu ne rends pas esclave : tu pousse à plus de libération.

Tu ne satisfais personne : tu demandes d'aller plus loin.

Tu n'es pas maîtresse et reine des hommes : tu les invites à attendre le maître et son royaume.

Tu n'es pas la foi, tu n'en n'es pas l'ennemie non plus.

Tu n'es pas dieu, tu dis : «attention au temps qui passe et à l'éternité qui s'envole».

Tu n'es pas l'homme : tu es à son service.

Le nom qu'on ne peut pas prononcer.

Nous t'avons appelé mais nous ne t'avons pas nommé. Car ton nom brûle nos lèvres et incendie nos corps.

Nous voulions te donner un nom d'homme, un visage terrestre, une image proche : nous t'avons réduit aux idoles et nous sommes devenus esclaves de notre illusion.

Nous voulions toujours être divins, infinis, éternels : alors nous avons rejeté nos idoles pour crier plus fort encore vers toi. Mais tu n'es pas venu nous rendre dieux : tu es venu et tu viens encore nous faire hommes à ton image.

Tu ne nous as pas donné l'infini : tu nous élèves vers l'infini.

Tu ne nous as pas rendus éternels : tu fais descendre jusqu'à nous l'éternité.

Nous voulions te dire : «c'est fait, c'est suffisant, c'est satisfaisant, merci !». Tu nous as répondu : «pas encore ! Demain, la prochaine fois, vous ferez mieux !».

Nous voulions être applaudis, félicités, exaltés. Tu nous as dit : «la course ne fait que commencer».

Nous pensions être à l'arrivée : tu as sonné un nouveau départ.

Nous ne voulions pas être jugés : tu nous as encouragés à progresser toujours.

Nous ne pensions plus rien comprendre et plus rien vouloir : nous avons alors compris une amitié toujours plus grande et voulu une vie toujours meilleure.

Alors nous n'avons pas pu crier ton nom tellement il était hors de notre portée et impropre à te dire.

Nous avons dit simplement : c'est le vent qui souffle, on ne sait pas d'où il vient ni où il va, mais il nous emporte toujours plus loin, plus vite, plus haut.

C'est le feu qui jaillit, on ne sait pas pourquoi, mais il est là, il brûle, il purifie, il enflamme, il embrase l'univers.

Nous avons dit aussi : c'est la voie, la vérité, la vie, un éternel progrès, une passion sans cesse renaissante, une ascension toujours à renouveler, un ciel s'ouvrant de plus en plus, une gloire rayonnant toujours plus belle. Nous avons dit... mais nous n'avons pas pu prononcer ton nom car toi seul le connais.

CHAPITRE XIII

Noël TAMINI
Le regard subjectif – L'œil universel.

I – Les quatre points cardinaux.

Quand j'ai félicité Noël Tamini pour sa revue internationale de course à pied «Spiridon», il m'a répondu:

«Tu as découvert ma philosophie et c'est l'essentiel en effet de mon travail. J'essaie de donner aux coureurs le bonheur et de dire aux gens : si vous vous y mettez, vous ne vivrez peut-être pas plus longtemps, mais vous vivrez mieux».

Tel le premier messenger de l'histoire humaine qui se donna à fond pendant quarante kilomètres pour annoncer la célèbre victoire de Marathon, Noël est bien le spiridon moderne de l'information sportive : il se dépense sans compter pour crier la joie de vivre quand on se donne jusqu'au bout et qu'on retrouve son corps. Son parcours n'emprunte pas seulement tous les chemins de l'Europe, il passe par les États-Unis, le Canada, l'Australie, le Japon... bref le monde entier connaît déjà le message de Noël quand ce n'est pas son visage.

Peut-être est-ce grâce à lui que des milliers et des millions d'hommes et de femmes osent enfin avancer au rythme de notre temps en courant sur les routes du monde, les sentiers des montagnes, et les chemins des forêts. Dans ces rencontres de masse, la fête fait la loi. Il n'y a pas l'élite exaltée et la masse ignorée, il y a un seul troupeau et un même pâturage.

Quand je suis allé, l'an dernier, à Zierre-Zinal, la célèbre course des cimes suisses, j'ai été frappé par l'enthousiasme et la simplicité générale : de Virgil, l'Américain vainqueur, jusqu'au touriste randonneur, des Belges venus en groupe aux Anglais Mouat, Gates et Presland venus en famille, du bel Indien Casillas arrivé second jusqu'à tous les anonymes, loin derrière, tous étaient

les acteurs d'une même fête. Lorsque nous étions cinq mille à manger ensemble à midi sous un vaste chapiteau où la musique ajoutait encore à l'ambiance naturelle, j'ai compris que les hommes savaient encore se retrouver pour vivre la fraternité.

«Le temps et l'image sont des langages universels» m'a dit Tamini : c'est vrai. Si des hommes aujourd'hui cherchent pour tous les peuples un même langage, le sport ne l'a-t-il pas déjà trouvé ? Les résultats chronométrés et les photos sont compréhensibles de tous les pays de la terre à la fois : il suffit de lire et de regarder et nous comprenons les autres sans avoir à parler. Serait-ce là la base d'une civilisation universelle ?

Je crois que la fraternité des peuples a beaucoup à apprendre des manifestations sportives : un même langage pour un même effort, n'est-ce pas là l'avenir ? Quand nous admirons les résultats d'un Américain ou d'un Russe, quand nous voyons la photo d'un Japonais, quand nous regardons la masse au départ des grands marathons, nous ne voyons pas seulement des temps et des images, nous nous sentons proches de la vie qu'ils révèlent, nous communions au bonheur des hommes que nous regardons, nous vivons avec eux et en eux dans le même effort et les mêmes fruits. L'humanité qui avance est en eux mais elle est aussi en nous : cette fraternité n'est pas factice et artificielle, elle est intérieure à chacun et profonde comme tout ce qui est un dépassement naturel. J'aime beaucoup «l'esprit spiridon» qui fait ressortir cette communion des temps nouveaux sans mépriser la science mais sans grossir non plus les résultats mesurés et objectifs. Et Noël Tamini est bien, comme on l'a écrit de lui, le missionnaire de cette fraternité sportive jusqu'aux extrémités de la terre.

Qu'est-ce qui différencie les rassemblements sportifs internationaux des autres types de rencontres ?

Il ne s'agit pas d'intérêts, de gros sous, de marchés comme dans tous les rassemblements économiques. Il ne s'agit pas d'alliances douteuses ou de fauxsemblants comme dans bien des rencontres politiques. Il n'est pas question de partage d'idées comme dans les grandes manifestations culturelles. Il n'est pas question non plus d'œcuménisme syncrétiste comme dans certains sommets religieux et spirituels. Ce n'est pas, enfin, une ambiance chauffée artificiellement à coup de décibels comme dans les manifestations d'une certaine jeunesse et d'une certaine musique.

Les rassemblements sportifs veulent aller au-delà : ils croient à la fraternité de l'effort, à la communion par le dépassement : dommage que trop d'affaires douteuses s'en mêlent, dommage que les jeux olympiques aussi soient atteints par cette gangrène. Bien sûr le fascisme de droite ou de gauche, la tyrannie ou le communisme, le racisme et le mépris des droits de l'homme sont à condamner. Mais comment changer les pays qui les vivent si les hommes ne changent pas d'abord ? La seule manière d'allumer le feu qui brûlera ces bassesses scandaleuses et réchauffera ces pays, n'est-ce pas de faire jaillir une étincelle au cœur même de ceux qui ont froid ou font régner l'hiver chez eux ? Si nous n'allons pas à Moscou, si nous n'allons pas en Argentine, si les Noirs et les Blancs ne veulent pas courir ensemble, nous vivons dès le départ le contraire de ce que nous prêchons, le contraire de la fraternité des peuples. On ne peut pas apprendre à aimer en piétinant le peu d'amour qui reste dans le cœur des hommes : une étincelle ne peut-elle pas parfois embraser une forêt ? A quoi cela sert-il de geler des relations malades ? Quand un homme est alité, il faut le soigner même si ses idées, ses théories, son idéal sont contraires aux nôtres.

Je crois pour ma part que l'effort humain et la fraternité sportive sont au-dessus de toutes les idéologies et de toutes les structures sociales et politiques.

Mais je ne crois pas pour autant au préchi-prêcha et à la gentillesse béate : je crois à la fraternité basée sur l'adversité. Je crois donc qu'un rassemblement sportif international doit être l'expression d'un affrontement entre les peuples : il doit être l'expression de leur genre de vie, de leurs méthodes politiques, de leur niveau économique, de leurs idéologies sociales, et cette expression doit s'opposer à celle des autres concurrents. Mais l'opposition sportive est une opposition loyale et elle ne détruit pas la fraternité : elle crée au contraire la vraie communion, celle de l'adversité. Les rassemblements sportifs internationaux doivent donc avoir lieu. Ils reflètent à la fois les oppositions d'idées et de vie, mais en même temps ils les dépassent dans l'adversité qui entraîne tout le monde en avant. De même que je propose la compétition des classes, je propose aussi la compétition des peuples. Mais en attendant, le modèle de cette nouvelle fraternité et de cette nouvelle lutte est sur les pistes de ces rassemblements internationaux pour le combat sportif. Ne faisons pas avorter cette nouvelle civilisation universelle avant qu'elle ne soit enfantée.

Cette civilisation universelle serait donc celle d'un langage unique : celui du temps mesuré et de l'image proposée. J'aime beaucoup les photos de Spiridon : elles révèlent non des performances mais des gestes d'éternité. Elles ne figent pas le mouvement, elles donnent un élan, l'envie d'en faire autant. Elles ne font pas admirer une vedette, elles nous donnent une image de nous-mêmes : n'est-ce pas là une nouvelle information ? L'information sportive à la Noël Tamini c'est une information qui n'est pas « objective » mais « subjective » en ce sens qu'elle ne fixe pas des objets mais révèlent des sujets que nous sommes tous, elle nous renvoie à nous-mêmes. Du coup cette information est une communication entre des hommes, non une circulation d'idées entre des têtes pensantes ou des regards passifs. Voilà l'information dont notre monde a besoin : elle crée une solidarité universelle par le dedans concret des individus, elle met en communication et en communion par l'image des uns qui révèle le cœur de tous. Cette civilisation universelle est donc une civilisation de l'image.

Beaucoup se plaignent de l'invasion de l'image dans notre temps. Mais l'image dépasse les mots car elle est le langage du corps vivant : à condition bien sûr que nous soyons tous des vivants. Le choix futur est donc clair : le progrès est inéluctable, il ne faut pas croire revenir au passé, c'est impossible. Nous avons par suite à choisir : ou la passivité de ceux qui regardent les images au lieu de vivre et de chercher à comprendre, c'est la décadence du spectacle ; ou alors la sensation active de ceux qui ressentent leur vie en regardant l'image des autres : c'est le langage du corps, c'est la communication universelle, c'est la fraternité de tous les vivants. A condition bien sûr de vivre dans son corps. Le sport est donc la condition physique nécessaire pour une civilisation universelle de l'image. Je dirais là ce que je disais déjà de la machine : s'il ne trouve pas dans le sport un nouveau rythme de vie et de nouvelles sensations, l'homme se sentira déphasé dans une civilisation de la machine et de l'image.

Cette nouvelle fraternité universelle dont le modèle est le rassemblement sportif résoud autrement aussi le problème de la violence et la guerre entre les hommes et les peuples. Entre l'agression criminelle et la non-violence trop passive, la force qui se dépasse dans l'adversité me semble une voie nouvelle. Fini le temps des guerres qui détruisent les ennemis, qui font rouler dans le

sang des innocents et qui piétinent des montagnes de valeurs et des siècles de progrès : je suis d'accord avec les non-violents. Mais fini aussi le rêve non-violent à moins que l'on chante comme Luther King la « violence d'aimer » ou comme Gandhi la révolution par la résistance non-armée. La non-violence ne doit pas être passive, elle doit être une force.

Je connais beaucoup de jeunes qui refusent l'armée mais en refusant aussi l'effort, le travail, l'engagement dans la vie, le combat social : leur non-violence est une lâcheté et une faiblesse. Je ne sais pas si c'est réaliste de refuser une armée : je constate en effet que ceux qui la refusent sont souvent les premiers à appeler la police ou à frapper du poing quand on touche à leur voiture. Je constate aussi qu'à l'armée beaucoup font du sport et même se forment le caractère par une vie un peu plus rude que celle qu'ils mènent dans le civil. Je prêche donc un temps de service social, où l'on apprendra à être des hommes debout et des résistants sans avoir obligatoirement un fusil entre les mains et la haine sanguinaire dans le cœur. Si l'armée évolue vers ce service national et social, ce ne sera déjà pas si mal, le reste me semble actuellement pure fiction et rêve dangereux.

Je sais que l'évangile est un chant de paix mais pas de passivité. Je sais qu'il faut prêcher la fraternité mais c'est celle qui est au bout de nos forces non en-deçà de l'effort. Plutôt que de non-violence, je parle donc de force constructive. J'ai dit plus haut que l'agressivité était le temps fort de l'élan vital, c'est donc un potentiel de vie personnelle et collective, ce n'est pas un mal. Si l'agressivité ne devient pas une force, si elle est refoulée, elle éclatera un jour en violence destructrice des autres ou en laisser-aller destructeur de soi. Entre les anarchistes qui brisent tout, et les marginaux qui se brisent eux-mêmes par la drogue pour avoir des sensations, je crois qu'il y a une parenté et le même phénomène : celui d'une agressivité refoulée. Et pour appliquer des remèdes sur ces maux et fléaux, je crois qu'il y a d'autres solutions que celle d'une répression violente : il faut canaliser l'agressivité des hommes sans la détruire pour en faire une source d'énergie sociale comme on canalise la force incontrôlée du torrent dévastateur pour en faire un moteur de la vie économique. L'agressivité humaine doit se cultiver en s'orientant vers le dépassement par le haut. Je demande donc des entraîneurs sportifs et des animateurs de la fraternité dans l'effort.

Noël Tamini me semble l'exemple typique et le messager de cette nouvelle civilisation de la fraternité dans l'effort : la force, la fraternité, l'image, la communication universelle, voilà les quatre points cardinaux de ce nouvel univers. Noël m'a dit un jour : « être heureux, c'est sentir que l'on fait ce pourquoi l'on est fait ». Et si tous les hommes faisaient la même course de la vie, ne serait-ce pas le bonheur pour lequel elle est faite ?

II — Méditation.

La paix universelle.

La paix aurait pu être une fleur des champs ou la rosée qui tombe du ciel.

Elle aurait pu pousser toute seule comme les fleurs des bois ou venir sourire chaque matin comme l'aube qui se lève.

Elle aurait pu grandir sans travail comme l'arbre qui s'étend chaque année un peu plus sans que l'homme l'arrose de sa sueur.

Elle aurait pu s'offrir comme un cadeau qu'on fait quand il suffit d'aimer.
Elle aurait pu venir comme le repos du soir ou la tranquillité de ceux qui pensent en avoir fait assez.

Mais la paix des hommes est un feu qu'il faut allumer et sans cesse alimenter.

Elle est une victoire gagnée ensemble et des mains qui se serrent alors aux quatre coins du monde.

Elle est un travail sans cesse recommencé et un pain quotidien, cuit à la chaleur du front brûlant de tous les peuples.

Elle est la conquête sans limite de ceux qui se donnent de tout leur cœur, de toute leur âme, de tout leur corps, de toutes leurs forces.

Elle est une histoire qui ne finira jamais et la course qui élèvera toujours plus l'univers.

III – Le nouveau consensus social et universel.

Beaucoup d'hommes aujourd'hui se demandent, inquiets : où va le monde ? Le chômage, l'inflation, la crise de l'énergie, la décadence des sociétés, le sous-développement des peuples, les génocides sanguinaires, les guerres démoniaques, comment pouvoir espérer encore ? Le pessimisme n'arrange rien, la colère ou la révolte engendrent plus de violence : que faire ? Le sourire béat de ceux qui veulent être bons ressemble trop au miel qui attire les mouches sauvages : sur qui compter ?

Mon espérance est celle de Mounier : c'est un « optimisme tragique », l'optimisme de ceux qui combattent en faisant confiance en l'homme et en Dieu qui vient à sa rencontre au bout de son chemin.

Mais cet optimisme tragique voudrait se donner les moyens de porter du fruit : pour qu'une fraternité universelle des peuples concurrents surgisse, il faut faire naître d'abord un consensus universel qui mise sur cette possibilité.

L'école de Francfort et Jürgen Habermas notamment nous disent que nous n'en prenons pas le chemin. Pour eux, la science est devenue un pouvoir, le pouvoir des idées. Connaître les lois scientifiques, ce n'est plus seulement être savant, c'est avoir entre les mains le pouvoir de changer les hommes et leur vie par le biais de la technique. Le pouvoir dans nos pays est donc entre les mains des « technocrates ». C'est dangereux, car ce pouvoir est désormais le pouvoir nucléaire. Or, la science nucléaire peut faire éclater le monde comme la science génétique peut transformer l'homme en un monstre ou un super-homme idiot : qui va décider de ces orientations qui risquent d'être fatales pour tous ?

L'école allemande a peur parce que quelques savants pensent pour l'ensemble des hommes et quelques technocrates décident du sort de l'univers. Toute la destinée humaine se trouve par conséquent entre les mains de quelques spécialistes dont le seul souci positif est l'amélioration technique du monde, et absolument pas l'évolution humaine globale et universelle. Nous sommes donc en un temps où quelques hommes spécialisés gouvernent et où le troupeau n'a qu'à bêler ou se taire, où le berger ne fait plus corps avec le troupeau, où la tête est coupée du reste du corps social et mondial. Les hommes qui écoutent les technocrates les suivent comme des « cervelés », des moutons au mauvais sens du terme, et les hommes qui n'écoutent pas sont

obligés de s'exclure du troupeau pour devenir des « marginaux ». Notre civilisation n'est plus une civilisation de communication, « d'interaction », de consensus universel : elle périclète parce qu'un même sang n'anime plus le cerveau et le corps. D'après l'école de Francfort, le marxisme lui-même est dépassé par cette « praxis » sociale universelle, cette évolution concrète. En effet le marxisme avait basé toute la dynamique de l'histoire entre l'opposition dialectique oppresseurs - opprimés ; il se trouve maintenant face à des catégories sociales absolument imprévues dans son programme : d'un côté des technocrates tout-puissants, de l'autre des écervelés bien contents de ne plus penser unis à des marginaux bien peureux devant la révolution qu'ils font à leur manière ; en fuyant. Cette aliénation générale ne donne plus le ressort qui faisait sursauter les opprimés, aucun mouvement historique d'envergure n'est plus possible. Le marxisme est donc dépassé par l'histoire scientifique et technique.

L'école allemande redemande donc la communication entre les hommes, un gouvernement humain au service d'hommes vivants, elle réclame un nouveau consensus social mobilisant les masses et changeant les analyses sociales dépassées. Pourquoi le projet de civilisation universelle de la fraternité dans l'adversité n'en serait-il pas un ?

C'est mon « optimisme tragique ». Il retrouverait une dialectique concurrent - adversaire à tous les niveaux sociaux et au niveau des peuples. La science et la technique seraient au service de ce progrès humain général et global. L'image et l'information dynamiseraient la communication universelle. La force de tous élèverait la fraternité mondiale dans le respect des différences et dans le jeu des oppositions vivantes : cette paix ne serait pas passivité ni rêve mais le réalisme de l'histoire humaine en évolution vers le mieux. Ce serait aussi dans chaque pays le règne d'une vraie démocratie : celle qui construit l'humanité à partir de la base qui vit et non à partir des idées de quelques spécialistes du savoir. Le pouvoir lui-même serait un pouvoir commun contrôlé et animé par le consensus universel des hommes en marche vers une vie meilleure. La collectivité progresserait donc en entraînant chaque individu : ce serait bien l'image de ces rassemblements sportifs où la tête, l'ensemble du troupeau, et chaque anonyme gagnent ensemble la course de la fraternité universelle et vivante.

IV – Méditation.

La foi aux hommes.

Je ne crois pas à la fatalité.

Je ne crois pas que la vie soit absurde.

Je refuse de croire que l'être humain ne soit qu'un fêtu de paille, balloté par le courant de la vie.

Je refuse de croire que l'homme est à ce point captif du racisme et de la guerre, que la paix et la fraternité ne pourraient jamais devenir une réalité.

Je refuse de croire que les circonstances actuelles rendent les hommes incapables de faire une terre meilleure.

Je dénoncerai toujours le droit du plus fort, le triomphe des armes, la domination des puissants, les privilèges des riches, le faux bonheur des gens tranquilles, l'illusoire échelle des valeurs trop faciles.

Je ne croirai jamais que je puisse combattre ailleurs l'oppression si je tolère, là où je suis, l'injustice ; que je puisse semer chez moi la fraternité si je crie vengeance chez les autres ; que je puisse faire une humanité meilleure en ne mettant pas l'amour au-dessus des partis, des idéologies, des barrières, des classes, des nations.

Je ne croirai pas à la supériorité d'une race, à la richesse d'une seule culture, aux privilèges établis des grands, à l'écrasement nécessaire des petits.

Je ne croirai pas à la paix qui pousse sur le fumier ni au repos qui naît des cimetières. Je refuse la paix qui se masque sous les traits de la facilité ou du laisser - aller. Je refuse la paix qui est le monopole de quelques spécialistes et non l'accord symphonique d'une multitude qui vit.

Je ne crois pas que l'homme, même coupable, égoïste, orgueilleux, ne soit pas capable un jour d'entrer dans la course et la fête universelles.

Je crois à ce temple où chaque individu, chaque classe sociale, chaque peuple, chaque nation apportera sa pierre pour vénérer une flamme rallumée après avoir fait le tour de la terre.

Alors nous chanterons ensemble et chacun dans sa langue le même hymne à l'univers.

V – Les quatre points cardinaux de l'évangile et de l'église.

Pour que l'évangile redevienne une vie, pour que le bon pasteur redevienne l'animateur d'une pastorale universelle, ne faut-il pas les regarder avec l'œil des champions de la fraternité mondiale ? Ne faut-il pas les contempler en les situant entre les quatre points cardinaux de l'information sportive : la force de dépassement, la fraternité dans l'adversité, l'image et le consensus universels ?

Si Jésus-Christ est le bon pasteur de l'histoire, nous ne pouvons pas le rencontrer dans le souvenir d'un passé flétri mais dans la mémoire vivante je l'ai dit plus haut : tout commence donc par la force d'un dépassement spirituel, l'entraînement à une vie meilleure, la vie nouvelle qui surgit de nos efforts. Je suis étonné de voir les chrétiens lire l'évangile et dire : « ça ne me dit rien, ça ne me parle pas ». L'évangile ne parle pas, parce qu'il est une vie et que cette vie se trouve dans le dépassement spirituel. Le père Delorme, brillant exégète, nous définissait l'évangile comme « une force en action dans l'histoire », et non pas un écrit de lettres mortes. Avant de lire il faut nous laisser emmener par la force d'En-Haut : c'est le premier point cardinal de l'évangile.

En procédant de cette manière, nous risquons toutefois de rester seuls face à nous-mêmes, c'est à dire de nous enfermer dans une sclérose individualiste, un mysticisme solitaire se rétrécissant comme une peau de chagrin. Pour retrouver le dynamisme d'une pastorale universelle, il faut rencontrer le bon berger dans la fraternité humaine qui s'élève en opposant ses contraires, qui court en concourant. Nous ne pouvons donc lire les évangiles qu'en replaçant leur message d'amour dans la montée des hommes d'aujourd'hui vers une fraternité dynamisée par le jeu des affrontements. Jésus-Christ se trouve donc non pas chez les uns en excluant les autres mais dans le corps de tous, membres unis dans leurs différences, et dans le sang de tous, amour qui vit grâce aux combats mutuels. Le vrai pasteur des hommes est cette « cause » vivante de la fraternité de tous dans l'adversité de chacun : c'est le deuxième

point cardinal de l'évangile en action aujourd'hui dans notre histoire. Entraînés ainsi par cette force vivante, nous pouvons alors reconnaître l'image et le visage historique du pasteur : celui de Jésus de Nazareth. A ce moment nous lisons les évangiles autrement : ils ne sont plus un pieux conte de fées, un beau souvenir éteint, un musée d'objets anciens, ils sont un miroir. Nous retrouvons en Jésus le vrai pasteur le même visage que celui de cette force entraînant l'univers vers l'évolution fraternelle.

Cette identification est une reconnaissance vivante et non plus le fruit de l'imaginaire. L'image contemplée dans les évangiles est celle d'un adversaire que nous rejoignons et qui nous dépasse au moment où nous croyons le posséder. Nous nous reconnaissons en lui mais nous reconnaissons surtout qu'il est meilleur que nous-mêmes et qu'il nous entraîne plus loin et plus haut. Nous reconnaissons que nous sommes ses brebis et son corps, mais en même temps qu'il est notre berger et notre tête. Nous faisons alors la même expérience que les premiers témoins de la bonne nouvelle : la force et l'amour universels du Christ ressuscité nous apparaissent avant de retourner à son histoire passée et de la raconter. Le visage de la gloire précède l'image de la vie terrestre et y renvoie comme les fruits renvoient aux racines et à la sève. Dans ce processus d'identification et de reconnaissance nous évitons l'illusion mystique qui refuse la vérification objective et historique ; nous évitons l'exégèse athée qui «réduit» la vie du Christ à celle d'un philosophe et d'un penseur du passé ; nous évitons la projection enfantine qui confond Jésus-Christ avec ce que nous vivons de lui ; nous évitons enfin l'imitation béate qui reproduit ou singe Jésus-Christ de l'extérieur dans les détails de son allure, dans le langage ou les mœurs de son époque, dans les circonstances purement anecdotiques d'un temps dépassé. Tout se concilie et se réconcilie : la vie mystique d'aujourd'hui avec l'histoire d'hier, la vie spirituelle personnelle avec la différence fondamentale de celle du Christ, la vie divine d'un seul avec la vie humaine de chacun et de tous, hier, aujourd'hui, et demain. Cette contemplation est donc une œuvre de situation et de communion dans l'adversité : l'image du bon pasteur est notre visage mais ce visage est celui d'un concurrent non d'un faux-frère trop semblable ; elle est la nôtre mais dans la séparation et le dépassement infinis. Nous voyons Dieu vivant au rythme des hommes et de leur histoire : c'est le troisième point cardinal.

Pour que cette contemplation mystique devienne une action dynamique, il faut qu'elle se partage, qu'elle se communique, qu'elle crée «un consensus social et universel». Reconnaître le bon pasteur suppose que nous puissions entraîner réellement les hommes dans sa marche et son mouvement. Cela ne peut pas devenir une réalité si le pouvoir du pasteur est entre les mains de quelques spécialistes, si tous les croyants et tous les hommes ne se sentent pas emportés par le même élan et le même but, par la même «pastorale». Il faut donc que cette pastorale soit le mouvement dynamique de tous les champions de la vie derrière le bon pasteur qui les entraîne et les dépasse. Cette pastorale d'une vie nouvelle universelle est donc le mouvement d'un peuple qui vit, non de spécialistes qui pensent. Les évangiles ne revivent qu'en les resituant dans un peuple ouvert à tous les hommes, en mission pour annoncer une bonne nouvelle qui soit le consensus universel des temps nouveaux. La vérité de la bonne nouvelle se vérifie à la capacité concrète d'en faire un consensus social et universel pour aujourd'hui. C'est le quatrième point cardinal.

Les évangiles ne sont donc pas un livre mort. Il faut leur redonner vie dans un peuple « saint », tendu vers le dépassement spirituel, ouvert à la transcendance divine.

Il faut les réanimer en les aimant avec un peuple « un », tendu vers la communion dans la différence et la fraternité dans l'adversité.

Il faut les vérifier et les authentifier en retournant sans cesse au témoignage du départ dans un peuple « apostolique », fondé sur les apôtres comme premiers témoins et base de toute l'histoire.

Il faut enfin faire de ces évangiles une bonne nouvelle universelle en les rendant moteurs d'un nouveau consensus social et planétaire dans un peuple lui-même tendant à cette universalité.

Je crois que ce peuple saint, un, apostolique, catholique et universel, n'est l'église que si l'église marche derrière son pasteur qui la précède et la devance déjà chez tous les autres hommes. Je crois donc en l'église vivant ce que tous les hommes cherchent dans cette pastorale universelle qui les entraîne. Je crois en l'église comme signe de ce que nous avons tous à faire ensemble dans cette course emmenée par le pasteur de l'infini et de la perfection.

VI – Méditation.

L'étoile des Rois Mages.

Hier soir j'ai regardé l'étoile du berger : dans la nuit sereine elle éclatait de lumière et son feu rayonnait sur les peuples du monde. Cette étoile m'a fait comprendre le mystère de la vie : elle est là-haut, très loin, perdue, et pourtant elle contient toute l'histoire humaine.

Tous les pays du monde sont multiples et infinis dans leurs différences : pourtant le même ciel les enveloppe et la même étoile les conduit. Un seul langage, un seul signe mais des millions de paroles et des millions de regards !

Pourquoi ne pas accrocher nos innombrables charrues à cette unique étoile : savants, philosophes, sages, rois du monde, peuples anonymes, champions renommés ou malades solitaires, riches et pauvres, païens et croyants, pourquoi ne pas tracer un unique chemin dans le sillage de cette étoile même si chacun creuse son sillon ?

J'ai compris alors que l'étoile du berger était aussi l'étoile des mages et des peuples de tous les pays du monde. J'ai compris aussi que cette étoile avait traversé les siècles en restant la même, mais que sa lumière brillait de plus en plus puisque l'histoire nous rapprochait d'elle et nous attirait davantage, à chaque pas de l'humanité.

Hier soir j'ai regardé l'étoile du berger et l'étoile des mages : je n'ai pas seulement rêvé ! Car les champions m'ont dit : « il faut croire à ton étoile ; il ne faut pas regarder là le ciel sans rien faire pour porter la lumière ; va, cours, porte la nouvelle, annonce la vie, jusqu'aux extrémités de la terre ».

Comme l'ancien messager de la victoire grecque, j'ai compris qu'il fallait saisir l'étoile et la porter comme le message d'une victoire universelle.

Je croyais être seul dans cette nuit paisible à avoir compris : des multitudes d'étoiles avaient déjà été cueillies et toute l'humanité avançait dans le même charriot céleste. La nuit était devenue un matin de printemps !

CHAPITRE XIV

Gratien FERRARI
Le regard politique — L'œil ouvert sur le pays.

I — Le front commun des hommes de bonne volonté.

Dans la nuit de Noël, chaque année tous les hommes, croyants ou non, chantent ce message universel :

«Gloire au plus haut des cieux et paix sur terre à tous les hommes de bonne volonté».

De tous côtés on annonce des trêves, des gestes gratuits, des maisons ouvertes, des cadeaux qui s'offrent, des solitudes qui se partagent, des vieillards qui rajeunissent, des enfants qui deviennent sages, des peuples qui espèrent. Hélas cette nuit n'a souvent même pas un lendemain. N'est-ce pas l'image de nos sociétés : des promesses, des promesses, un peu d'espoir, puis les longues nuits d'hiver, les guerres froides entre partis, les inimitiés stériles des chefs, une jeunesse qui claque des dents, et l'attente qui n'en finit pas d'espérer autre chose.

Telle est bien la politique aujourd'hui : un vaste jeu de massacre où tous les joueurs perdent tout, même leur dignité d'homme.

Aix-les-Bains n'échappe pas à la règle. Par-delà les oppositions politiques, il y a les tensions entre groupes, entre associations. Nos cités elles-mêmes tombent souvent dans l'inimitié stérile qui n'est pas du tout l'adversité dynamique que je défends. Pour que les oppositions soient efficaces il faut garder le même but, être sur le même terrain, et respecter les règles du jeu dans la loyauté.

C'est dans cette perspective et au simple petit niveau de la jeunesse aixoise qu'avec Gratien Ferrari nous avons lancé sur notre ville le front commun des associations socio-éducatives : maison des jeunes, scouts, aumônerie du lycée, éducateurs de quartier, parents d'élèves, foyers, pourquoi ne pas nous unir dans une même course tout en gardant nos différences et faire ainsi progresser la jeunesse vers un mieux ?

J'ai rencontré Gratien Ferrari, «Nano» pour le club, depuis mes premiers jours à l'A.S.A. Il courait le 3 000 mètres steeple. Une fois de plus à son sujet se vérifie la correspondance entre la course et la manière de vivre : Nano a sauté dans sa vie tous les obstacles dressés sur son chemin comme il sautait les haies en son temps de gloire. Il a passé en souplesse tous les échelons de la carrière professorale et il tente de gravir ceux du monde politique depuis quelques années déjà.

Beaucoup de champions font de la politique : en tant que citoyens c'est leur droit et leur devoir. Pourtant leur réputation ne doit pas soutenir des causes partisans. Je crois personnellement qu'il y a en politique trois absolus à sauvegarder, trois terrains neutres à préserver, ce sont précisément les trois dimensions du vrai champion : l'ouverture sur la transcendance ou l'état de grâce qu'il soit physique ou spirituel, l'ouverture sur la solitude qui mûrit l'individu, l'ouverture aux autres, à la simple relation humaine comme à la fraternité universelle. On a beau être libéral, socialiste, communiste, démocrate, républicain... l'essentiel est de préserver cette triple ouverture. Le jeu politique ne doit être que l'organisation des structures qui permettent cette triple ouverture.

Nos dernières années ont sombré dans la politisation à outrance : nous en récoltons actuellement les fruits, tout est bloqué, tout sombre, la politique est un spectacle de vedettes qui se moquent de leur travail et du pays.

Étymologiquement, la politique c'est l'organisation de la cité. Mais une cité est faite de gens qui par eux-mêmes décident de s'ouvrir à plus grand qu'eux ou non, de trouver ou non dans cette ouverture le bonheur qu'ils veulent. Personne ne peut les remplacer et surtout pas la politique.

En effet, on aura beau changer toutes les structures possibles pour mieux organiser la vie publique, l'homme qui ne veut pas courir ne courra pas, l'homme qui ne veut pas croire ne croira pas, celui qui veut se révolter se révoltera, celui qui ne veut pas aimer n'aimera pas. La politique améliore les «conditions» mais elle n'est pas la «cause» du bonheur. Celui-ci vient de la volonté qui se dépasse, s'approfondit ou s'ouvre aux autres, et les hommes politiques n'y peuvent rien : ils préparent le terrain mais ne donnent pas le bonheur que seul l'individu peut choisir et trouver par son effort.

Je comparerai une fois de plus le champ politique et le champ de course : pour qu'une course ait lieu, il faut un terrain et un terrain bien travaillé, préparé, balisé, tracé : il faut une structure, quelqu'un qui la possède et la maîtrise, et quelqu'un qui organise le travail d'entretien et de préparation. Tout cela appartient au domaine social et politique. Mais pendant la course, c'est le champion qui se donne, quel que soit le terrain ; c'est le blessé qui souffre quel que soit le propriétaire du champ ; c'est l'amitié qui lie ou non les concurrents, mais l'organisateur n'y peut pas grand chose. L'essentiel de la course est donc ailleurs que dans la structure qui la permet, l'essentiel de la vie est ailleurs que dans la politique qui la porte.

A cause de cela, tous les champions, qu'ils soient champions sportifs, champions de l'homme, ou champions de Dieu, ne doivent pas faire de la politique sur le terrain où ils se sont faits un nom et personne d'ailleurs ne devrait mêler la politique à ces domaines : c'est le terrain neutre, la zone de liberté, l'espace vital, la trêve de Noël en permanence.

Mis à part ces domaines à préserver, un champion peut-il faire quand même de la politique ?

A titre de citoyen d'abord : un champion a un travail comme les autres, une vie sociale comme les autres, il doit donc participer à la vie politique qui conditionne cette vie. Mais je crois que sa raison essentielle de descendre dans l'arène est la menace très actuelle d'invasion de la politique : peu à peu celle-ci empiète sur toute la vie personnelle et collective et piétine même les pâturages de la neutralité. Le champion doit donc faire de la politique pour dire non aux partis qui veulent imposer leur idéal et leur volonté aux hommes, qu'ils jugent comme des inférieurs n'ayant pas encore atteint la majorité. En disant cela je me situe dans la ligne de Bernard-Henri Lévy qui dit dans le testament de Dieu : «L'idéal de l'état c'est l'état sans idéal». Aucun état, aucun gouvernement, aucun parti, aucun homme politique n'a le droit d'imposer son idéal et ses volontés aux citoyens. L'homme a une volonté pour construire sa vie et son bonheur : que personne ne le remplace ! Un champion doit donc contrecarrer radicalement au nom de son idéal ceux qui politisent tout, même la course au bonheur, même la volonté individuelle. Il doit donc «résister» à la politique plutôt qu'en faire : ce qu'il veut changer et faire, lui, c'est l'homme, et pas seulement ses structures.

Toutes les fois que l'homme est menacé dans sa volonté libre, le champion doit intervenir et mener un combat, peu importe avec qui, peu importe contre qui, mais il doit se battre avec toute l'énergie qu'il accumule dans le sport. Or, actuellement l'homme et la société sont menacés dans leur avenir, et cet avenir est déjà présent dans la jeunesse. Les jeunes sombrent, ils n'ont plus de but, plus de volonté, plus de pasteur ou de maître. Ils se dispersent et courent à l'abîme comme un troupeau laissé à l'abandon. Voilà à quel titre Gratien Ferrari, moi-même et quelques personnes contactées, nous avons lancé cette idée de front commun des associations de jeunes sur Aix-les-Bains : plutôt que de tirer chacun les adolescents de notre côté, nous essayons d'avancer ensemble : fêtes communes, sorties pédestres de masse, actions dans les quartiers défavorisés où il manque une animation socio-éducative.

Il me semble qu'à tous les niveaux de la société les personnes et les groupes devraient faire un front commun, une course commune, plutôt que de stagner dans leur coin ou de se battre d'une manière complètement dépassée et ridicule.

Le combat pour l'avenir de l'homme me semble tellement urgent qu'il faudrait vite passer au-dessus des étiquettes, des tendances, des ambitions personnelles ou partisans. Quand donc tous les partis politiques eux-mêmes feront-ils une même course en s'affrontant loyalement pour faire gagner la société et l'homme ? Nous les voyons plutôt actuellement passer leur temps à chercher des histoires bien basses pour accuser le camp adverse et à calculer l'évolution de leur cote de popularité : quand donc ce jeu indigne cessera-t-il ?

La cause politique que je défends c'est donc celle d'un nouveau type d'homme, le champion, bien au-dessus des querelles spécifiquement politiques ; et les moyens de ce combat social que je propose, c'est ce front commun qui doit supplanter les combines et les calculs si médiocres que nous avons aujourd'hui en permanence.

Une cause, un moyen, enfin une méthode : je la tire aussi de la compétition sportive et de ma philosophie de l'adversité. Lorsque nous sommes dans l'arène politique, anonymes d'un jour de vote, spécialistes du gouvernement, champions et citoyens mêlés ensemble, pouvons-nous nous contenter d'être aimables les uns envers les autres ? Évidemment ce n'est pas réaliste et ce

prêchi-prêcha des sermons dépassés est plus que naïf : il fait sourire et révèle l'inexpérience totale de la vie politique, sociale, et sportive. Pour qu'il y ait progrès il faut l'adversité. En politique si nous croyons avoir raison, cherchons à vaincre l'autre car dans cette compétition pour organiser la vie sociale le meilleur doit gagner. Je prêche donc la compétition des partis comme je prêche la compétition des classes et des peuples. La lutte politique qui consiste à mépriser, à détruire, à salir l'ennemi d'en face est complètement stérile et primitive. Il faut nous battre comme des adversaires. N'ayons pas peur de nous « rentrer dedans » sur le terrain, mais quand le glas de l'homme commence à sonner, faisons front commun ; et quand la bataille est finie, voyons si c'est la société toute entière qui a gagné, et alors serrons-nous la main en disant : « nous ferons encore mieux la prochaine fois ». La morale de l'adversité est la seule morale politique qui sauvegarde la dynamique sociale, l'évolution de la société, le respect des individus, et la volonté ouverte de l'homme. Je dis donc : « paix aux hommes de bonne volonté ». Mais par bonne volonté j'entends une volonté solide, celle de concurrents qui s'affrontent pour le bien commun de tous. Je prêche donc la pastorale des champions même dans le monde politique !

II – Méditation.

I / Le chemin politique d'un évêque.

* «Partir...

Partir est avant tout sortir de soi.

Briser la croûte d'égoïsme qui essaie de nous emprisonner dans notre propre « moi ».

Partir, c'est cesser de tourner autour de soi-même, comme si on était le centre du monde et de la vie.

Partir, c'est ne pas se laisser enfermer dans le cercle des problèmes du petit monde auquel nous appartenons : quelle que soit son importance, l'humanité est plus grande, et c'est elle que nous devons servir.

Partir... c'est avant tout s'ouvrir aux autres, les découvrir, aller à leur rencontre.

S'ouvrir aux idées, y compris celles qui sont contraires aux nôtres, c'est avoir le souffle du marcheur.

Heureux qui comprend et vit cette pensée :

« Si tu n'es pas d'accord avec moi, tu m'enrichis »

Avoir à côté de soi quelqu'un qui ne sait dire qu'« amen », qui est toujours d'accord, d'avance et inconditionnellement, ce n'est pas avoir un compagnon mais, bien plutôt, une ombre.

Quand le désaccord n'est pas systématique et tendancieux, quand il vient d'une vision différente, il ne peut qu'enrichir.

Il est possible de cheminer seul. Mais le bon voyageur sait que le grand voyage est celui de la vie, et qu'il suppose des compagnons.

Avancer pour avancer, ce n'est pas vraiment voyager.

** « Le désert est fertile » DDB – Dom Helder Camara*

Voyager, c'est aller à la recherche d'un but, c'est prévoir une arrivée, un débarquement.

Partir c'est se mettre en mouvement, et aider beaucoup d'autres à se mettre en mouvement pour construire un monde plus juste et plus humain».

2 / Au-delà des apparences du personnage.

Quand un homme se croit «un» personnage, regarde toujours la personne qui se cache derrière la fonction, les titres ou les décorations.

Quand un jeune joue «son» personnage, dévisage son cœur, cherche ses raisons de paraître, ôte-lui ce masque qui lui colle à la peau et l'empêche de respirer.

Quand meurt une personnalité du pays, oublie «le» personnage qui s'en va, et garde en ta mémoire la personne qui vit toujours.

Quand, dans ta pastorale, tu veux «des» personnages, n'invente pas des rôles imaginaires, les amis que tu rencontres sont tellement plus vivants, surtout s'ils sont tes adversaires.

Si enfin tu t'interroges : «quel personnage je suis ?», ne te regarde pas dans un miroir, regarde ton visage dans celui de ton frère, de ton concurrent ou du pasteur qui t'emmène là-haut sur sa montagne.

3 / Par-delà les étiquettes.

Il est de droite, il est de gauche, il est au centre : as-tu déjà vu un champion être ici ou là dans le peloton ? Il est en avant ou essaie de l'être ! Regarde si tu es avec lui et si ceux qui tu catalogues ne t'entraînent pas aussi plus loin ; cours avec eux plutôt que de mettre des étiquettes.

La droite a pensé, la gauche a viré, le centre a perdu : as-tu déjà vu des tendances se promener au pays ? Non, les hommes pensent, virent, perdent, gagnent, jamais leurs étiquettes. Et les champions me disent même que pour avancer il faut prendre appui sur chaque pied et faire travailler toutes les parties de notre corps.

Il est rouge, il est blanc, il est noir, il est vert, il change de couleurs : as-tu déjà vu un champion triompher à cause de la teinte de son maillot ? Ridicules raisonnements : jette-toi sur le terrain car sur la touche ton maillot reste sec et propre alors que là-bas ils se ressemblent tous quand la boue et la sueur unissent les concurrents dans le même effort.

Tu es neutre, tu ne te mêles pas de ça, tu es «sans étiquette», tu ne fais pas de politique : as-tu vu quelqu'un faire avancer la vie, sans perdre un peu la sienne ? As-tu vu un champion gagner une course sans être dans une équipe ? N'aie donc pas peur d'avoir des étiquettes si derrière elles un homme vit et fait vivre des hommes !

III — L'engagement politique.

Faire de la politique peut donc être une manière d'entrer dans la compétition sociale, à condition de préserver des domaines sacrés, de servir l'homme ouvert, de savoir faire front avec les autres, et de respecter les règles d'une morale politique digne.

Quel est donc actuellement et en caricaturant l'aspect du terrain politique ?

En Europe, le libéralisme défend la volonté individuelle. Apparemment sa cause ressemble à celle des champions et on nous le reproche souvent. Hélas ! Dans la compétition sportive, il y a des règles pour que le meilleur puisse gagner, tandis que le libéralisme ne protège pas le meilleur mais le plus avantage par la richesse ou la tradition reçue. Il manque par conséquent à ce régime des lois pour protéger le plus pauvre, qui peut être cependant le plus volontaire ; on doit donc l'aider. Dans une société de vraie liberté, tous les hommes seraient égaux comme au départ d'une course, c'est à dire qu'ils auraient tous les mêmes difficultés à affronter, et les mêmes chances de gagner. Ce n'est pas encore le cas.

Les socialismes défendent la solidarité plutôt que l'individu. Je pense que les deux se fécondent mutuellement comme dans le cadre des équipes sportives : on apporte d'autant plus à l'équipe qu'on est meilleur individuellement et inversement, on progresse plus vite individuellement si on fait partie d'une bonne équipe. Les socialismes visent avant tout le bonheur de l'ensemble de la société plutôt que le petit bonheur privé, leur idéal semble nettement supérieur à l'idéologie individualiste. C'est vrai en théorie. En pratique ces régimes ou ces partis tombent vite dans le centralisme, et dans l'étatisation : quelques têtes pensent pour l'ensemble, les individus se moquent donc de leur sort et c'est de nouveau l'éclatement en individus séparés, isolés, et non concurrents pour une même course, celle de l'élévation sociale commune. Le vrai socialisme sauvegardant la progression collective et le bonheur individuel n'est pas encore inventé.

Dans les autres pays du monde, le gros problème souvent est celui des libertés et des Droits de l'Homme. Il faut le reconnaître : la démocratie existe peu dans le monde. Pourtant c'est l'avenir de l'homme. Si nous voulons que le consensus social universel ne meurt pas avant d'être né, il faut que les masses sentent que leur pouvoir est effectif, que le pouvoir est bien entre les mains de leurs peuples. Tant que la « base » de tous les pays ne s'exprime pas, l'humanité en restera à un stade infantile : celui de l'état protecteur, méprisant ou assistant les citoyens. Or, actuellement les technocrates sont au pouvoir même dans les démocraties modernes, et retardent l'évolution vers une participation de tous au pouvoir, là où elle semblait mûre. Nous sommes donc loin d'une évolution humaine des peuples marchant vers leur majorité.

Promouvoir cette démocratie de nations adultes ne sera pas chose facile : c'est tellement plus facile de commander seul et tellement plus efficace. Le rôle futur des chefs d'état devra être pourtant de faire évoluer vers ce progrès. Pour éviter la démagogie, ils ne devront pas avoir peur d'affronter leur propre peuple et lui apprendre le réalisme : ils devront donc éviter le paternalisme protecteur et savoir dire non. Pour éviter la tyrannie ou la technocratie, ils devront sans cesse relancer la compétition des groupes, des masses vers le progrès humain de tous. Cette dynamique permettra à tous les citoyens d'entrer dans la course au bonheur commun tout en sauvegardant les

différences de chaque catégorie sociale ou de chaque individu : on préservera à la fois le respect de la base, de chacun, et le projet de l'ensemble, le consensus social de tous.

Dans le tiers monde, l'urgence est au développement. Quand on a faim, on ne peut parler de rien d'autre que de cette base minimum pour survivre. Apparemment nous sommes loin de ce qui pourrait apparaître comme notre luxe de pays riches : une civilisation sportive. Pourtant le sport dans certains pays africains, par exemple, a permis à des nations inconnues de faire entendre leurs voix grâce aux résultats de quelques champions hors-pair. Je pense donc que le sport peut être l'expression des peuples sous-développés et même le moteur de leur combat pour entrer dans la course au progrès humain. Aspect minimale du développement peut-être, mais il ne faut pas le négliger.

En France, je crois que plus il y aura de la compétition politique vraie, plus la société progressera, il faut donc multiplier les compétitions. A côté de celles des partis qui veulent le pouvoir, je crois beaucoup à celles des associations qui « influencent » le pouvoir. Entre le socialisme et le libéralisme, pour faire progresser concrètement la volonté individuelle et la volonté commune, il faut qu'entre en course la multitude des petites associations locales, culturelles, sociales, économiques, sportives, religieuses, etc... En effet l'individu seul se décourage vite et reste souvent inefficace. Le parti seul devient tyrannique et absolu. Entre l'individu isolé et le parti omnipotent, je crois beaucoup aux associations qui forment une mini-société. A cette échelle humaine, les responsabilités sont partagées, les causes sont précises, la base est près de la tête, on ne change pas le monde, mais au moins on fait quelque chose sans rêver aux paradis perdus ou aux paradis futurs qui tomberont du ciel. Les associations me semblent une nouvelle pièce à apporter au jeu politique, un nouveau concurrent dans la construction d'un pays dynamique en marche vers une civilisation de champions d'une humanité nouvelle.

L'avenir politique se joue donc de la manière suivante : le pouvoir est entre les mains des partis. Ceux-ci s'opposent, gagnent, perdent, ils ont le pouvoir de décision ou ils le contrecarrent directement. Mais à côté de ce pouvoir de décision spécifiquement politique il faudrait tenir de plus en plus compte du pouvoir de contrôle ou d'influence de tous les autres citoyens. Ces derniers peuvent agir seuls ou avec de petites associations. Ils peuvent agir occasionnellement ou régulièrement. Ils peuvent proposer des structures nouvelles ou défendre des valeurs, celles de l'homme ouvert. Ils peuvent s'associer à des amis, lutter contre des adversaires, ou faire un front commun amis - adversaires. Qu'on multiplie à l'infini les possibilités de la compétition politique et qu'on ne la restreigne pas au piètre spectacle des partis luttant pour avoir le pouvoir de décision !

IV — La pastorale et la politique.

Un chef d'état n'est absolument pas le berger de son peuple : ce serait trop dangereux. Le pasteur sportif que nous avons suivi dans sa course et que nous avons regardé avec tous les yeux possibles dans le monde d'aujourd'hui, ce pasteur conduisait son troupeau, mais personne ne nous a dit qu'il était le maître du pays, le maire de la commune, ou le chef de l'état où paissaient les brebis.

Un pasteur ne doit pas se confondre avec le pouvoir politique parce qu'alors il risque d'utiliser la force violente pour faire avancer ses moutons au lieu d'en rester à sa seule force de conviction, à sa seule capacité de rayonnement. Un pasteur qui aurait le pouvoir politique risquerait de tomber dans le fascisme : un idéal défendu par les forces de l'ordre c'est du fascisme, c'est la porte ouverte «à la barbarie à visage humain». Un pasteur politique risquerait vite de devenir un barbare à visage humain. Il faut donc dissocier la pastorale et la politique.

La pastorale c'est l'ensemble des voix et des hommes qui s'élèvent pour défendre des valeurs avec comme seule arme leur pouvoir de convaincre. C'est donc un pouvoir d'éducation, qui en appelle à la volonté libre, qui essaie de dynamiser cette volonté et cette liberté des individus, des groupes, sans faire pression, sans faire peser des menaces, sans faire du chantage financier, économique ou autres... comme peut le faire le pouvoir politique. Cette action pastorale influence la vie politique mais est d'un tout autre style : voilà pourquoi je préfère pour elle le terme de «publique». J'aime faire cette distinction parce qu'elle clarifie les choses : les champions de l'homme, qu'ils soient sportifs, religieux, membres d'associations ou de fronts communs, doivent avoir une action publique, visible, officielle au nom de leur pouvoir de contrôle et d'influence. Mais ils doivent laisser l'action typiquement politique aux mains de ceux qui ont le pouvoir de décision.

Il faut donc faire aller de pair la pastorale et la politique mais ne pas les confondre. Là encore il s'agit d'une adversité bénéfique pour l'ensemble de la société : d'un côté les champions de la pastorale, de l'autre les champions de la politique. Cette concurrence doit créer une dynamique sociale permanente pour changer à la fois les structures et l'homme, et marcher ainsi vers la fête sociale d'un homme nouveau.

CHAPITRE XV

Méditation biblique.

«Fils d'homme, prophétise contre les pasteurs de mon peuple, prophétise. Tu leur diras : Pasteurs, ainsi parle le Seigneur. Malheur aux pasteurs de mon peuple qui se paissent eux-mêmes : les pasteurs ne doivent-ils pas faire paître le troupeau ?

Vous vous êtes nourris de lait, vous vous êtes vêtus de laine, vous avez sacrifié les brebis les plus grasses, mais vous n'avez pas fait paître le troupeau. Vous n'avez pas fortifié les brebis chétives, soigné celle qui était malade, pansé celle qui était blessée. Vous n'avez pas ramené celle qui s'égarait, cherché celle qui était perdue. Mais vous les avez régies avec violence et dureté. Elles se sont dispersées, faute de pasteur, pour devenir la proie de toute bête sauvage, elles se sont dispersées. Mon troupeau erre sur toutes les montagnes et sur toutes les collines élevées, mon troupeau est dispersé sur toute la surface du pays, nul ne s'en occupe et nul ne se met à sa recherche.

Eh bien ! Pasteurs, écoutez la parole du Seigneur. Par ma vie je le jure : ...je me déclare contre les pasteurs. Je leur reprendrai mon troupeau... je les empêcherai de se repaître eux-mêmes. J'arracherai mes brebis de leur bouche et elles ne seront plus pour eux une proie.

Car ainsi parle le Seigneur : voici que j'aurai soin moi-même de mon troupeau et je m'en occuperai. Comme un pasteur s'occupe de son troupeau, quand il est au milieu de ses brebis éparpillées, je m'occuperai de mes brebis. Je les retirerai de tous les lieux où elles furent dispersées, aux jours de nuées et de ténèbres. Je leur ferai quitter les peuples où elles sont, je les rassemblerai des pays étrangers et je les ramènerai sur leur sol. Je les ferai paître sur les montagnes, dans les ravins, et dans tous les lieux habités du pays. Dans un bon pâturage je les ferai paître, et sur les plus hautes montagnes sera leur pacage...

Je susciterai pour prendre la tête du troupeau un pasteur qui les fera paître...

Je conclurai avec eux une alliance de paix, je ferai disparaître du pays les bêtes féroces. Ils habiteront en sécurité dans le désert, ils dormiront dans les

bois. Je les mettrai aux alentours de ma colline, je ferai tomber la pluie en son temps et ce sera une pluie de bénédictions. L'arbre des champs donnera son fruit et la terre donnera ses produits ; ils seront en sécurité sur leur sol. Et l'on saura que je suis le Seigneur quand je briserai les barres de leur joug et que je les délivrerai de la main de ceux qui les asservissent. Il ne seront plus un butin pour les nations, et les bêtes du pays ne les dévoreront plus... Je ferai pousser pour eux une plantation célèbre ; il n'y aura plus de victimes de la famine dans le pays, et ils n'auront plus à subir l'insulte des nations...

Vous, mes brebis, vous êtes le troupeau humain que je fais paître, et moi je suis votre dieu, oracle du Seigneur... »*

**Ezéchiel 34*

— 4^{ème} PARTIE —

L'ARRIVÉE... ET LE
NOUVEAU DÉPART

CHAPITRE XVI

Le dernier souffle et la porte de la vie.

Nous voici à quelques mètres de la ligne d'arrivée : que de visages rencontrés pendant cette course, que de joie vécue, que d'obstacles franchis, que d'idées ont trotté en nous. Pourtant il ne faut pas relâcher notre effort ! Allons ! Un dernier coup de rein. Ne nous donnons pas à moitié au moment où il faut gagner ! Une vie nouvelle jaillit maintenant dans tout notre corps : tous les concurrents puisent au plus profond d'eux-mêmes leurs dernières ressources, tous se rapprochent, c'est la grande empoignée : des cris, des applaudissements, les rumeurs de la foule, les chants de la masse, le feu d'artifice de l'univers, tous se lèvent, tous accourent ... La porte d'arrivée est là... Ouf !...

Cette porte est une porte ouverte ; une autre course vient déjà de commencer, celle de la vraie vie. Un pasteur, le «pasteur» a déjà pris la tête ; emboîtons vite son pas et accrochons-nous au rythme qu'il impose.

Écoutons sa voix et suivons-le :

«Je désire que vous partiez à la recherche de toutes les traces de la vie.

Allez de par le monde entier, courez porter cette nouvelle : c'en est fini avec la mort, le tombeau, les cimetières.

Entrez dans la danse et inventez la fête.

Dites aux hommes qu'ils ne sont pas morts, que leurs possibilités ne sont pas sclérosées.

Chantez l'espérance, faites croire à tous qu'il n'est pas trop tard pour enflammer leur enthousiasme et réveiller leur cœur.

Ne brassez plus le vent, laissez-vous entraîner par son souffle ; accélérez votre course : écoutez la voix des cieux ; ne doutez plus, donnez-vous sans mesure même si vous ressemblez aux agneaux jetés au milieu des loups. Regardez mon visage, mes mains, mes pieds : mes traits sont encore tirés,

la souffrance me marque encore, mais quelle joie, quelle paix, je vis et je rayonne !

Allez ! Traversez l'univers et faites vivre tous les hommes d'une vie nouvelle ; changez la face de la terre et devenez un seul corps qui s'envole jusqu'aux cieux dans les espaces de la plénitude. N'hésitez pas, ne soyez pas inquiets, ne frémissiez pas de peur ; cueillez les fruits de la vie en surabondance et rassemblez tous les hommes pour cette unique course.

Regardez : le feu tombe du ciel, il se répand sur vous, il se partage pour enflammer chacun, il embrase l'univers. Ce feu est allumé : il ne s'éteindra jamais ! C'est celui de mon cœur, de ma vie, de mon corps, je vous le donne ; répandez-le sur votre terre et je serai votre pasteur jusqu'à la fin des temps».

3^{ème} PARTIE

La course des autres ou l'autre regard 105

CHAPITRE IX 109

. Claude GRANIER

I – La moisson inattendue

II – Le miracle et le miraculé du sport

- III – La mort et la résurrection du corps
- IV – Les déplacements et stages sportifs
- V – La résurrection des corps
- VI – Ensemble
Transparence

CHAPITRE X 123

- . Jean-Marc
 - I – La maturité de l'agneau
 - II – Le mystère du mal
 - III – Théologie de la croix
 - IV – Lutte

CHAPITRE XI 133

- . Christiane MARTINETTO
 - I – L'adversité féminine
 - II – La compétition familiale et sociale
 - III – L'ouverture aux autres
 - IV – Sexualité et société
 - V – Engagement et avenir de l'homme
 - VI – Engagement
 - VII – Espérance et fidélité
 - VIII – Célibat et mariage
 - IX – La double adversité dans l'église
 - X – Qui es-tu ?

CHAPITRE XII 147

- . Pierrot CARRAZ
 - I – La science et la vie
 - II – La science et la vie spirituelle
 - III – Le souvenir et la mémoire
 - IV – Méditation
 - V – La science, le temps et l'éternité
 - VI – Le temps
 - VII – La limite du temps et l'ouverture de l'homme
 - VIII – La science
Le nom qu'on ne peut pas prononcer

CHAPITRE XIII 161

- . Noël TAMINI
 - I – Les quatre points cardinaux
 - II – La paix universelle
 - III – Le nouveau consensus social et universel
 - IV – La foi aux hommes
 - V – Les quatre points cardinaux de l'évangile et de l'église
 - VI – L'étoile des Rois Mages

CHAPITRE XIV 173

Gratien FERRARI

I – Le front commun de tous les hommes
de bonne volonté

II – Textes

III – L'engagement politique

IV – La pastorale et la politique

CHAPITRE XV 183

Méditation biblique

4^{ème} PARTIE

L'arrivée et le nouveau départ 187

CHAPITRE XVI 191

, Le dernier souffle et la porte de la vie

PRINCIPALES CITATIONS

Page 38	Teilhard de Chardin	Hymne à l'Univers – Le Seuil 1961 Pages 108 – 109 – 102 – 104.
Page 46	Emmanuel Mounier	L'affrontement chrétien – Le Seuil Livre de vie 1973 Pages 12 - 13 – 62 - 63 – 109.
Page 64	Henri Bergson	Les Deux Sources – PUF 1967 Pages 47 – 48 – 49.
Page 77	Pierre Imberdis	«Même si» – Droguet et Ardant – Page 62.
Page 83	François Bicket	Citation tirée de «Même si» – Droguet et Ardant – Pages 51 – 53.
Page 119	Saint Paul	ICorinthiens – chapitre 15 – 35 - 38... 42 - 44 et chapitre 12 v 12 et v 37.
Page 143	Henri Bergson	Les Deux Sources – PUF 1967 – Page 338.
Page 186	Ezéchiel	Chapitre 34. Les textes d'Yves Jeannotat et de Noël Tamini sont tirés de Spiridon, revue internationale de course à pied, 1922 Salvan - Suisse.

Les milliers et milliers de gens de tous âges qui se lancent aujourd'hui dans l'aventure sportive ne recherchent pas seulement la détente ou la santé mais une autre manière de vivre dont les champions sont le symbole et l'exemple. Véritables messagers d'une nouvelle philosophie qui élève enfin sa voix, ces derniers entraînent irrésistiblement notre société décadente vers de nouveaux sommets : ceux de l'effort, de la volonté, de l'ascèse, du dépassement et de la transcendance. Ce que la religion compromise avec la facilité ambiante n'ose plus prêcher, les champions le chantent dans ce livre qui est le fruit d'années d'expériences et de rencontres avec les plus grands athlètes internationaux de notre époque. Empruntant leurs pas et suivant leur chemin au rythme d'une course, nous ne découvrirons pas des performances spectaculaires mais ce que les interviewés ne disent jamais : la foi qui anime ces hommes de l'avenir. Nouvelle réponse aux questions fondamentales sur la destinée, la vie, la mort, l'absolu et la grâce, la foi sportive est un véritable mysticisme moderne qui remet tout en cause et s'en prend même à la foi religieuse tombée aujourd'hui dans le sentimentalisme et parfois la niaiserie. Pour le salut d'un monde qui s'écroule, une alliance entre les forces sportives et les forces spirituelles est cependant nécessaire, mais sur des bases radicalement différentes. C'est alors qu'entrent dans la course les grands philosophes croyants comme Mounier, Blondel, Teilhard de Chardin, les héros et les saints qu'a immortalisés Bergson, et surtout ce mystérieux Pasteur de la Bible qui prend ici un visage sportif et inspire cette Pastorale des Champions. Ainsi peu à peu nous sommes emportés sur d'autres pistes : celles d'une nouvelle théologie esquissée dans cet ouvrage pour donner aux croyants et aux incroyants ce que beaucoup attendent : le souffle de l'Espérance.

Après avoir fait ses études de philosophie et de théologie à Annecy, René Pichon est prêtre et aumônier des jeunes à Aix-les-Bains, un des haut-lieux de l'athlétisme français. Plusieurs fois champion des Alpes sur 5 000 m et 10 000 m, il a fait jusqu'alors 3 fois dans les 20 premiers Français au National de cross-country. Il projette d'aménager sa ferme natale pour en faire un centre d'entraînement, de rencontre et de culture sportive dans la ligne de ce livre...